

77
1979

**...et tu entends sa voix,
mais tu ne sais ni d'où
il vient ni où il va; ainsi
en est-il de quiconque
est né de l'esprit. —**

A propos des congés

L'année a été dure ; le travail, les transports, la famille, les fatigues, l'école, le lycée, la cuisine, les réunions... Ouf ! vivent les vacances ! On va faire des randonnées terribles, dormir tout son soûl... Et après ? Rentré à la maison, va-t-on simplement dire : c'est fini pour un an ; tout recommence comme avant ?

L'illusion de vivre... On pourrait se demander à qui profite cette division (largement répandue) : avant les vacances, pendant les vacances, après les vacances. N'est-ce pas une situation parfaitement créée par une société de production et de consommation ? Pour manger, travaillez et consommez ! Pour vous reposer, travaillez et consommez... du repos, du temps, des kilomètres, les derniers livres à la mode, les idées toutes-faites sur le sens du repos... Tout ne pousse-t-il pas à consommer pour avoir l'illusion de vivre ?

L'illusion d'être autonome... Il faudrait considérer les motifs qui amènent à couper la vie en deux parts : le travail et les loisirs. Ces motifs sont divers. Il y a le travail souvent fatigant et inintéressant, la publicité galopante faite autour des vacances présentées comme une évasion d'une vie urbaine décriée. Il y a aussi l'intérêt de tous ceux à qui rapportent les vacances des autres, les beaux discours sur la valeur du silence... et l'intérêt que représente, pour de nouveaux rendements, l'homme reposé ! Tout cela n'est-il pas en définitive une immense supercherie fabriquée de toute pièce pour faire produire et consommer, pour faire adopter des comportements préfabriqués et donner l'illusion qu'on pense, qu'on invente, qu'on décide des vacances par soi-même, alors que, enfermé dans la dualité travail-loisirs, on ne s'aperçoit plus que les congés peuvent être aussi abrutissants que le travail ?

Autant de questions... au moment où s'ouvre l'été 1979. Nous consacrons ce numéro à quelques itinéraires de vacances et à une réflexion à partir de la situation des travailleurs saisonniers du tourisme, en ajoutant quelques notes de lecture. La deuxième partie de l'article « Notre foi à l'épreuve de l'Esprit » (Voir n° 76, p. 22 et suivantes), annoncée pour ce numéro, paraîtra dans celui de septembre-octobre.

moi dit la cathédrale je voudrais être coureur à pied
pour pouvoir lâcher mes béquilles
moi dit le pont je voudrais être suspendu
pour pouvoir sauter à la corde
moi dit l'imagination je voudrais être riche
pour pouvoir emmener l'Anselme en vacances
moi dit la Seine je voudrais être mer
pour avoir des enfants qui jouent sur le sable

Jean l'Anselme

« *Congés payés* » (il fera beau demain, 1952)

Quelles vacances ?

Divers itinéraires...

**Quand la fantaisie a droit de cité...
des vacances pas chères.**

Henri Trouiller, de Toulouse, prend ses vacances sur un terrain de camping, chaque année.

**Fiancer Vély et sa cousine Gülsün...
des vacances en Turquie.**

Louis-Marie Berland, qui travaille dans une entreprise chargée de la réfection des voies ferrées, est parti en Turquie avec un de ses camarades de travail et sa famille, originaires de ce pays.

**Si vous passez un jour au nord de Göteborg...
vacances sur une île de Suède.**

Jacques Pelletier, qui travaille à SKF, se rend chaque été dans un village de vacances organisé par le Comité d'Entreprise de sa société.

**En quête d'une qualité de vie
vacances en Limousin.**

Charles Rousseau est depuis quelques années déjà dans ce Limousin aux étendues vertes et calmes...

**A quel prix ce mois de congé ?
vacances en question...**

... pour Jeanine, employée de bureau dans la région parisienne.

Des vacances pas chères

Quand la fantaisie a droit de cité....

Henri Trouillet

Voilà vingt ans que je passe, chaque année, entre juillet et août, cinq ou six semaines en camping, au bord de mer, en particulier dans la région Languedoc-Roussillon. Je me suis fixé, au sud de Perpignan, à Argelès-sur-Mer, où se trouvent plus de soixante-dix campings de toutes dimensions. Je séjourne dans l'un des plus grands.

Je ne peux pas dire que je suis là « en vacances ». Je me situe dans la perspective de la « Pastorale du Tourisme », en relation avec l'équipe sacerdotale du coin, participant à la rencontre hebdomadaire des prêtres et assurant, avec eux, le service des célébrations eucharistiques de chaque dimanche. Cependant, vivant ces quelques semaines à part entière à l'intérieur d'un camping, je me sens une mentalité de vacancier et je rencontre, à longueur de journée, des gens en vacances.

Ce mode de vacances, marque profondément les uns et les autres. Il y a bien sûr l'attrait de l'eau et du soleil. On a choisi le camping parce que c'est la **solution la plus économique**. Mais, la plupart du temps, on y prend goût. On aime cette vie côte à côte, simple, dans la nature (la plupart des campings d'Argelès sont ombragés). On est fier d'être campeurs.

Il y a un **sentiment extraordinaire de liberté**. On a fui les contraintes habituelles. Ici, on n'est pas « à la montre », on a le temps. Il faut voir comment les heures de repas sont fantaisistes, selon ce qu'on a fait la veille ou ce qu'on va entreprendre aujourd'hui, ou même simplement parce qu'un moment passé avec quelques voisins de tente ou de caravane s'est prolongé pendant deux heures. Ici, on va pouvoir organiser son temps à sa volonté, à sa fantaisie. On se libère des contraintes vestimentaires. La « civilisation de la cravate » en prend un coup.

Pour gagner cette liberté, pour jouir de ce temps où l'on a l'impression de faire surface, de se retrouver soi-même, dans un cadre où le soleil n'est pas avare de ses rayons, où le ciel n'a pas la même couleur que là d'où l'on vient, certains ne craignent pas de traverser toute la France au cours d'un voyage éreintant, toute la famille entassée tant bien que mal dans la voiture, au milieu d'une partie du matériel de camping qui n'est pas arrivé à entrer dans le caisson ou dans la remorque.

Se retrouver soi-même, se retrouver en famille... C'est là, pour moi, un des points les plus importants de cette richesse humaine vécue en camping. J'ai été parfois le témoin ému de véritables « retrouvailles » entre mari et femme qui avaient eu enfin le temps de se regarder à nouveau, de se parler, de s'aimer. Témoin aussi, et encore plus, de cette tendresse manifestée par des pères à leurs enfants, de ce temps perdu avec eux pour répondre à leurs désirs : « Dis, papa, viens jouer à la pétanque avec moi », alors qu'à la maison « vous savez, on n'a pas le temps... Je n'arrive même plus à voir mes enfants... On n'est presque jamais là aux mêmes heures ».

Et puis il y a chaque année la création d'amitiés nouvelles. Des liens se tissent. De régions diverses, de tous âges, de professions et de situations sociales tout de même assez variées, on fait rapidement connaissance avec les voisins de tente ou de caravane, puis avec ceux de l'allée à côté. Les « mauvais coucheurs » sont rares. Facilement, on joue ensemble à la pétanque. Et l'apéritif devient très vite le rendez-vous habituel.

Les papotages du début font place, peu à peu, à des confidences sur la famille, sur les soucis des uns et des autres. Comme on vit à ciel ouvert, on arrive à pas mal se connaître. Une sorte de climat de village s'établit avec tout ce que cela comporte de rapports humains tellement plus vrais que dans le cadre des grandes villes.

Il suffit alors d'un petit coup de pouce pour que ces hommes et ces femmes, ces parents et ces enfants vivent au maximum ces rapports humains libérés du « métro-boulot-dodo ». Prenez, par exemple, une guitare, un soir. Commencez à chanter avec vos voisins et vous allez en voir arriver d'autres. Invitez les tous à chanter avec vous. En conclusion, dites leur : « Ça vaut le coup de recommencer un de ces soirs ». Au besoin, mettez une pancarte à l'entrée du camp pour inviter tous ceux qui veulent s'amuser ensemble, et vous aurez, désormais, chaque semaine, la « veillée », où l'on se rassemble, chacun apportant ce qu'il sait ou peut faire...

A partir des veillées prennent corps des tas de projets que tels ou tels se chargent de réaliser, activités : le concours de pétanque, le tournoi de volley, la sortie cyclo, la sortie pédestre en montagne (les Albères sont tout proches), et même le concours de belote où il s'agit plus de participation que de compétition. Il y a bien sûr quelques lots distribués aux vainqueurs, mais la moitié des cotisations est gardée chaque fois pour payer l'apéritif de conclusion offert à tous les participants.

S'il est vrai que, les tout premiers jours de leur arrivée, les campeurs s'écroulent sur la plage par besoin de grand repos, il n'en faut pas conclure que le « farniente » soit la règle du jeu. Des familles ont le souci de découvrir la région, très riche au point de vue touristique, en particulier avec la Cerdagne. Et, de temps à autre, on ne craint pas de reprendre la voiture, même si, à l'arrivée, on avait décidé de ne plus la toucher.

Peut-on dire qu'à travers tout cela soit donnée l'occasion d'une **expérience spirituelle** ? Pendant quelques années nous avons proposé des rencontres telles que : équipes d'ACO, d'ACI ou d'échanges spirituels. Nous avons assez vite réalisé qu'il ne s'agissait pas de vouloir refaire, pendant les congés, ce qui se faisait pendant l'année. Les militants ont besoin et ont le droit de souffler : nous avons abandonné les réunions. Par contre, nous préparons sérieusement la liturgie dominicale avec les laïcs qui le veulent bien, persuadés que ces célébrations eucharistiques peuvent être un temps fort, chaque semaine, pour des vacanciers. Et de fait, assez souvent, des gens éprouvent le besoin de nous dire : « Ces messes, chaque année, c'est pour nous une reprise ».

Il y a plus, je crois. Ces hommes et ces femmes, ces adultes et ces jeunes, chrétiens ou pas, qui vivent en camping cette amitié et ce partage, expriment souvent leur joie de ces rencontres et de ce climat. Les mots alors employés et le ton de l'expression laissent souvent entendre une « **résonnance** » **évangélique**. Il y a quelquefois plus, même si cela reste timide et plein de pudeur : « On devrait pouvoir vivre ainsi tous les jours ». N'est-ce pas l'expression de ce qui fait le **meilleur de l'homme** ?

des vacances en Turquie

Fiancer Vély et sa cousine Gülsün...

Louis-Marie Berland

Août 1977, avec une famille turque de Limoges je suis allé en vacances chez eux. Cet ancien copain de chantier a quitté l'entreprise pour pouvoir amener en France sa femme et ses quatre enfants. Souvent il disait : « Je ne peux plus vivre sans eux, s'ils ne viennent pas avec moi, je resterai là-bas, tant pis ». Ils ont fini par venir, non sans péripéties dont un refoulement à la frontière. Cependant, il fut assez facile de trouver place à l'école pour les enfants, tandis que les démarches se faisaient pour que la maman obtienne une carte de séjour.

En trois ans, leur enracinement se fait un peu : ils ont des amis français... Mais en même temps grandit le besoin de **revenir au pays natal**. D'autre part, ils ont accepté en août 76 de venir dix jours en vacances dans ma famille, en Vendée, et maintenant ils veulent m'emmener chez eux. Pendant une année, ils vont parler et rêver de ces vacances en Turquie.

Après divers projets et recherches auxquels je suis mêlé, Ali décide l'achat d'une « bonne occasion » assez grande pour emmener sept personnes, dont cinq sont à classer « adultes ». Ali, qui en est à sa cinquième leçon d'auto école, m'a dit : « c'est toi le chef de la route ; avec toi j'ai confiance »... En deux jours et demi nous avons traversé l'Italie, la Yougoslavie et la Bulgarie ; nous sommes entrés en Turquie. Après un arrêt de trois bonnes heures à Istanbul, nous nous dirigeons vers le Pont de Kadikoy. Ce pont, destiné comme les autres ponts à assurer une intense circulation urbaine, est — en son sous-sol — un important quartier de commerces. La nuit, le pont est ouvert au trafic maritime, et donc la route est coupée pour les terriens. Aussi, nous le traversons avant la nuit, et filons vers le grand pont suspendu qui enjambe le Bosphore, véritable autoroute qui mène en Anatolie.

Denizli, où j'ai donné mon adresse, est à environ 700 km. Nous y logerons deux jours, chez un frère d'Ali, travailleur en Allemagne. Nous l'attendons pour aller au village natal où sont les parents d'Ali et ceux de son épouse, à 100 km plus loin.

● Des retrouvailles pleines de sobriété

J'ai été frappé de voir ces gens qui se retrouvaient après plusieurs années de séparation. Leur joie profonde, tout en étant réelle et pleine d'émotion, se manifestait dans une certaine réserve. Quand un jeune salue son aîné, il s'incline respectueusement, lui prend la main et la porte à son front et à son menton. J'ai remarqué que cette retenue ne joue pas seulement dans des rapports plus ou moins hiérarchiques entre enfants et parents ou neveu et oncle. J'ai été très surpris aussi de constater que des époux, après une longue période d'absence, expriment en public leur affection avec cette même mesure. Ce manque d'exhubérance qui peut étonner n'est pas cependant de la froideur ni de l'indifférence, car le regard laisse entrevoir la densité affective et la solidité de l'amour.

● Une convivialité

N'oublions pas que nous sommes en Orient. Ici le tapis et les coussins sont dans toutes les maisons. Si les occidentaux accordent de l'importance au décor des murs, ici on soigne particulièrement le sol en le revêtant de tapis multicolores. Donc les premiers gestes de l'homme qui pénètre dans une demeure est de se déchausser. Le repas, vous le prenez assis sur un coussin autour de l'unique plat où chacun prend selon son désir. Le plus jeune ou le maître de maison passe la coupe où chacun se désaltère. Manger de cette manière crée une communion entre les convives et provoque de joyeuses conversations.

Les femmes mangent à part, même si leur groupe se trouve dans la même pièce. Elles ne sont nullement gênées par le groupe des hommes avec lesquels elles rivalisent de gaieté. Pour notre arrivée au pays natal, on a tué le veau gras, en l'occurrence un beau chevreau acheté au troupeau coopératif du village. Ce fut fête pour toute la famille et aussi pour les voisins qui étaient tous invités.

La veille du Ramadam, c'est dans un site touristique que nous nous retrouvons pour un repas champêtre. Nous dégustons un superbe chevreau des montagnes, cuit à la broche dans un four vertical. La journée fut également consacrée à des jeux, des baignades, des photos, dans une ambiance très chaleureuse.

● Des fiançailles.

C'était l'un des objectifs de ces vacances : fiancer Vély, quinze ans, et Gülsün, sa cousine germaine — coutume qui semble bien ordi-

naire chez les ruraux anatoliens. C'était grande fête aussi en ce quartier de Denizli. Ali, le papa de Vély, et Kamil, celui de Gülsün, avaient envoyé, porté ou fait porter des centaines d'invitations imprimées ; et le soir, à la nuit tombée environ quatre cents personnes étaient rassemblées en plein air pour la célébration des fiançailles. Après le discours d'usage (bien prononcé et applaudi) fait par un cousin, « l'officiant » attacha avec un ruban rouge les mains des fiancés ; il leur remit leur alliance et tandis que « l'orchestre professionnel » (trois musiciens) se déchainait, les invités se précipitaient vers les fiancés pour leur épingle un billet de banque, que les deux témoins enlevaient dès que nécessaire pour laisser place libre aux autres invités.

Il m'avait été demandé de prendre beaucoup de photos, ce que j'ai essayé de faire et réussi moins mal que je ne craignais malgré l'éclairage assez faible.

Puis le bal fut ouvert, les fiancés ont dansé ensemble et aussi quelques jeunes étudiants et étudiantes à l'université, et encore quelques couples adultes vivant en France ou en Allemagne. Sinon, c'étaient plutôt des hommes, danseurs solitaires. Cependant que des gâteaux et friandises étaient distribués et que les hommes étaient invités à se désaltérer un peu à l'écart.

Vély et Gülsün se sont quittés à la fin des vacances se saluant avec une extrême réserve. Ils ont célébré leurs fiançailles parce qu'ils s'aiment et peut être le mariage aura lieu en 1980, mais cela dépend de leurs études. Lui est en technique à Limoges ; elle, au Lycée à Denizli.

● Un mariage.

Avant l'entrée en Carême, le village avait célébré les grandes fêtes du mariage de Hatice, que son mari venait chercher. Pendant trois jours, ce fut table ouverte chez les parents de la mariée pour certains invités, en petit groupe. Chaque jour les musiciens du village invitaient à la danse ; seuls les hommes dansaient sur la place du village, les femmes ayant droit de les regarder... le quatrième jour, les musiciens vont faire l'aubade chez le marié et, à la nuit tombée, les jeunes filles se retrouvent pour danser avec la mariée mais aucun homme n'a le droit d'aller les regarder.

Le cinquième jour, c'est la clôture de la fête. Tout le village est là, et aussi les invités des mariés. On est arrivé à pleins camions. Un taxi superbement décoré emmènera les époux et leurs deux témoins, tandis que s'organisent un buffet campagnard, des danses et des chants.

● L'homme de la foi.

Au village montagnard de Belkaya-Koyu, j'ai rencontré l'Iman, un vénérable personnage, enfant du pays. Nous avons un peu échangé par interprète. Nos propos se sont limités à la lecture du Livre (Coran et Bible) et à la prière. Mon ami m'a dit plusieurs fois que l'Iman avait été très heureux de parler avec moi. Nous nous sommes revus aux fêtes du mariage où il était simple spectateur.

A diverses reprises j'ai vu, en fin de journée, l'Iman passer en silence sur la place du village. Il ne parlait à personne, se contentait de regarder ; on ne cherchait pas à l'observer ni à troubler sa marche. Cette promenade de l'homme de la foi avait sans doute une signification pour tous, car à la terrasse du café où un soir je me trouvais invité à boire un thé, un silence se faisait quand l'Iman passait.

Voilà donc quelques impressions marquantes. Malgré le dépaysement j'étais très à l'aise à cause de l'accueil très simple et cordial. J'avais aussi quelques points de repères : dans l'antiquité, la Turquie a connu l'occupation romaine et celle-ci a laissé des vestiges qui éveillent pour moi des souvenirs... Un dimanche, nous sommes allés à Kusandasi dont les environs s'appelaient Ephèse...

Vacances sur une petite île de Suède

Jacques Pelletier

« En Suède ?... Toujours en Suède ?... » Cela a commencé en 1968. Puis il y eut 1969, 1970, 1971, 1972... et voilà 1979.

Chaque année, 3 semaines de vacances en SUEDE, à Lilla Brattön, une petite île en forme de haricot sec, baignant ses pieds dans la mer du Nord, à quelques brasses de la côte suédoise, à mi-chemin entre Copenhague et Oslo. Une île qui est la propriété des travailleurs suédois de la SKF depuis 1928.

Voyage par autocar en 68. Puis par train et ferries. Par avion depuis 72. Au fil des années tout a été essayé pour se rendre là-bas au meilleur prix et avec le moins de fatigue possible.

En 68, nous étions 52. Au plus fort 129. Mais, en moyenne, une centaine chaque année. Jeunes et moins jeunes ; célibataires, couples, familles. Des parisiens, des provinciaux. Sur l'île, selon les années, nous rencontrons des suédois, des anglais, des hollandais, des allemands.

Sur Lilla Brattön, dispersés dans les bois et les rochers, des bungalows judicieusement aménagés, à la propreté scandinave... Les loisirs de la mer : baignades, plage, plongeurs, barques, pêche. Puis le traditionnel « BASTU », le sauna, cette cabane dont le poêle à bois chauffe des pierres à blanc pour assécher l'air. Parfois la température atteint 80, 90° C... On y vient « se faire suer », et y laisser toutes les crasses d'une année d'usine.

L'île devient la résidence suédoise de notre groupe de Français pour trois semaines. De là des évasions multiples sont organisées sur mer ou sur terre. Nous poussons souvent une pointe jusqu'à OSLO.

C'est donc dans ce cadre que je prends les 3/4 de mes congés depuis 68. Puisque ces vacances se passent avec des travailleurs de la SKF-FRANCE et de leurs familles, cela ne me déconnecte pas des responsabilités syndicales vécues à l'usine. Mais, c'est tout de même autre chose. C'est les VACANCES. De vraies VACANCES.

En 68, inscrit pour faire partie de la première expédition en Suède, la veille du départ le secrétaire du Comité d'établissement me demandait de bien vouloir être l'accompagnateur du groupe de quarante personnes qui partait par car. Le doigt était mis dans l'engrenage. Elu au C.E. fin 68, puis membre du Comité central d'entreprise, je me suis vu confier depuis la préparation de ces vacances en Suède et l'animation sur place.

Maintenant c'est avec deux autres camarades que j'assume cette responsabilité. Malgré les problèmes et les petits avatars, je repars chaque année avec autant d'enthousiasme que la première fois. Pour des tas de raisons, sentimentales peut-être, je trouve que ces vacances valent le coup. J'en livre quelques aspects :

— C'est une chance assez unique de pouvoir disposer d'une île, là où elle est située et telle qu'elle est organisée. Tous s'y trouvent à l'aise, à la seule condition d'aimer le calme et la nature. Les enfants y sont rois... Les prix de location et de nourriture restent abordables dans un pays où le niveau de vie est élevé et la vie chère.

— Joie de contribuer à ce que des travailleurs puissent découvrir d'autres horizons, puissent faire un grand voyage. Je me souviens de l'affolement des départs par le train et lors des passages de ferries. Cela traduisait mieux que des statistiques que le « droit au voyage », au dépaysement, n'est pas le privilège des travailleurs. Les premiers départs en avion furent presque autant de baptêmes de l'air, tant il est vrai que ce ne sont pas les ouvriers qui bénéficient les premiers des progrès qu'ils fabriquent de leurs mains.

— Un groupe de 100 personnes à l'étranger, c'est tout un « petit monde ». L'usine est loin, même si la vaisselle du restaurant est marquée du sigle SKF ! C'est la détente. La place au farniente. Les plaisirs de la pêche. Ceux de la découverte. Comme lors de la sortie à OSLO où il faut faire vite pour ne rien manquer de la visite des DRAKKARS des Vikings, du FRAM d'Amulsen, ou des statues de VIGELAND qui sont autant d'hymnes à l'Homme et à la Famille humaine.

— Richesse de l'amitié qui naît entre travailleurs des diverses unités du GROUPE SKF : parisiens et provinciaux. Pour cela les 26 ou

29 heures de train des premières années permettaient à tout le monde de se connaître à l'arrivée en Suède. L'avion, ce gros autobus qui va très vite au-dessus des nuages, ne favorise pas le contact... Tout est à faire à l'arrivée. Des amitiés naissent là-bas. Des gens se sont rencontrés, puis nous ont fait part de leur mariage. Plaisir aussi de revoir tout grands ceux qui, lors des premiers séjours n'avaient pas plus de 6 ou 7 ans. Amitié entre familles françaises et suédoises nouée malgré la difficulté de se comprendre et de pouvoir correspondre.

— Découverte d'un pays neuf à bien des égards. A une certaine époque, nous pouvions apprécier le « socialisme à la suédoise » dont on nous a tant rebattu les oreilles. Les étudiants qui nous servirent d'interprètes nous aidaient à découvrir les différentes facettes de cette réalité. Ouvriers d'une filiale française de cette multinationale suédoise, nous pouvions d'une manière critique apprécier ce genre de socialisme qui, en fait, cautionnait l'économie capitaliste de ces sociétés géantes.

Nous avons voulu utiliser ces vacances pour créer des liens avec les responsables syndicaux de la maison-mère de GÖTEBORG. L'approche fut difficile. On nous évitait. Nous n'étions pas pris au sérieux. De plus l'anti-communisme primaire restait vif. J'ai souvent pensé au « Petit Prince » et à son renard : « Apprivoise-moi, dit le renard.. ». Les années ont passé, l'apprivoisement s'est fait, des rencontres ont eu lieu. Mais nous n'avons jamais pu nous rencontrer sur le fond. Nous n'avons même pas pu obtenir leur accord pour des luttes à objectif très limité : telle la lutte pour les conditions de travail, ou la défense de l'emploi... Récemment, des camarades de l'usine SKF de Bois Colombes qui doit être rayée de la carte en 79, sont allés en Suède. Ils ont rencontré ce même secrétaire que nous avons réussi à « apprivoiser ». Secrétaire du SYNDICAT L.O. de SKF, il n'a su que répondre : « NOUS NE POUVONS PAS VOUS AIDER ! »... Si, à travers de multiples rencontres, nous avons cherché à mieux nous connaître, les luttes communes ne sont pas pour demain. Pendant ce temps-là, la multinationale SKF pourra continuer à arrondir ses profits en Suède et au-delà de son siège de GÖTEBORG.

— De VRAIES VACANCES. La mer, avec ce bon génie de GULF STREAM qui tempère les eaux de la mer du Nord et la fait grimper jusqu'à 19, 20, voire même 22, 23°. Le plaisir d'une douce chaleur qui vous pénètre sans vous écraser et vous détend. Le calme des petites criques. Les longues journées scandinaves... Et puis, avec la multitude des petites joies de ceux qui aiment la nature, la contemplation de l'huitrier-pie ou le cri des sterns, il y a celle de l'amitié fidèle. Je pense à l'amitié fidèle de ce couple de province qui revient de temps à autre

avec leurs petits enfants. Dans les valises de l'an dernier il y avait une bonne bouteille de Vouvray et une andouillette maison. C'était du voyage, pour que nous puissions passer une agréable soirée ensemble. Parler des souvenirs, bien sûr ! Mais aussi parler des amis, des mois écoulés, de nos joies, de nos peines et de nos aspirations...

Au fil des années, avec d'autres, j'ai été l'un des artisans de ces VACANCES EN SUEDE. Avec l'expérience et les collaborations acquises, je suis plus libre de mon temps pendant la durée du séjour. Si ce type de responsabilité prolonge en quelque sorte l'année de travail, ce n'est pas du tout dans la même ambiance. Les VACANCES, c'est tout autre chose. C'est l'au-delà du boulot. On en rêve pendant onze mois, et ça fait sacrément plaisir quand ça arrive... Ça vous refait son homme !

A l'usine, on se connaît plus ou moins. Tout le monde n'apprécie pas de la même manière les responsables syndicaux que nous sommes... En vacances, ils nous voient sous un autre jour. Nous restons des gens soucieux des autres, de leur bien-être, de la réussite de leurs congés. Ils voient comment nous aimons vivre, nous détendre, quelle place nous réservons à l'amitié. Si au boulot il faut de la patience, peut-être est-il plus facile, en vacances, d'y mettre un peu plus d'humour ?

J'avoue que j'aime follement cette petite île. C'est un peu ma maison de campagne scandinave. Car, je sais qu'à coup sûr j'y trouverai ce que j'attends de vraies vacances : le calme, la possibilité de m'isoler. L'île est petite, mais je puis jouer « l'homme invisible » une bonne partie de la journée. Etant amoureux de la mer, je puis allier détente et silence, baignade et plongée, dans des lectures qu'il n'est pas souvent possible d'aborder au long d'une année de travail.

En SUEDE, au mois d'août, il fait jour vers 3 h 1/2. Je me lève vers 4 h 1/2. Premier travail, je nettoie le sauna, les vestiaires, puis j'allume le feu. Quand le sauna est à point entre 45 et 50°, séance de sauna avec quelques vieux amis suédois et français les plus matinaux. Entre 6 et 7, je règle les questions d'organisation, si il y en a. Puis, temps de prière ou de lecture dans le bungalow. Si le temps le permet, je rejoins l'une de mes tanières, dissimulées dans les rochers en bordure de mer. Au calme, j'entre coupe les lectures de quelques plongeurs ou de quelques brasses. Cela rafraîchit la matière grise. C'est là, qu'au cours des années passées j'ai lu des livres de DODD, DUQUOC, BORNKMANN... J'essaie d'emporter des livres abordables qui permettent de me tenir au courant, et de m'interpeller sur ma manière de vivre l'EVANGILE.

Dans ma tanière, au soleil de Scandinavie, trouver le temps de la prière gratuite. Prendre suffisamment de recul par rapport à l'année de travail qui vient juste de s'achever. Voir ce que j'ai été avec les autres. A l'usine. Dans l'équipe. Quelle fidélité vécue ou non au service de la Mission ? Ces coins de rocher deviennent mon désert. Je me souviens de remises en cause de mes attitudes qui ont été réfléchies, mûries puis acceptées là. De vraies vacances, c'est avoir le temps de ruminer, de voir quel accord existe entre les intentions et l'engagement réel. Seul, face au Seigneur, assumer sa propre vie et le sens qu'on veut lui donner — en EGLISE — avec d'autres... C'est la reprise annuelle du type de prière que j'essaie de vivre chaque semaine tout au long de l'année.

Vivant avec des amis très proches, j'ai souvent pu apprécier leur jugement sur mes attitudes. Ils m'ont aidé à sortir du personnage où je risquais de me laisser enfermer, même parfois en congés. Il n'est pas toujours facile d'assumer des responsabilités et de rester totalement disponible, fraternel... J'ai appris que l'amitié, vécue au ras du sol, demandait d'être prête à aller toujours un peu plus loin, un peu plus loin que ce qui était prévu. Et, que savoir rogner même sur son temps de calme et de prière pouvait donner une mesure plus juste de la disponibilité fraternelle.

Passant moins de temps aux tâches d'organisation, ces dernières années, je suis plus naturellement disponible. Je puis répondre aux diverses invitations ou sollicitations... Plus temps pour pétrir et faire cuire le pain qu'on mangera ensemble, ou préparer la soupe de poisson qui nous attendra toute fumante au sortir du sauna à 6 heures du matin, ou bien à 11 heures du soir.

Il y a aussi ces moments où dans le petit bungalow de Jacques, au ras de la mer, nous célébrons l'Eucharistie. Sans peine, elle devient le lieu de notre action de grâces pour ces vacances détendues. Il n'est arrivé que rarement que je sois sollicité par des vacanciers pour « venir à la messe ». Ce fût rare, je les ai accueillis, mais ce n'est pas forcément ceux-là que j'aurais aimé accueillir en priorité à cette célébration. Comme tant de fois dans nos vies de prêtres-ouvriers, « la table est dressée, mais les invités ne sont pas là ». Non ! ceux dont nous partageons la vie, l'amitié et même la joie de vacances fraternelles, ne sont pas là ! Rappel permanent que nous sommes au service de l'ANNONCE, et que tout reste à faire...

L'incidence de ce qui se vit en Suède sur ma réflexion reste très court. Je ne vais pas là-bas d'abord pour me laisser interpellé par une civilisation différente. Mis bout à bout, j'ai passé 34 semaines en

Suède et cela m'a moins interrogé que les 12 jours passés en Algérie au printemps dernier. C'était la rencontre d'un tout autre monde, d'un peuple totalement différent. Des cultures, des « fois » différentes. La Suède, ce sont les riches. L'Algérie, les pauvres. En Suède on rencontre des gens qui sont fiers de leur réussite et qui sont peu enclins à écouter l'expérience et les difficultés des autres. Lors d'un passage rapide en R.D.A., en mai 1974, j'avais aussi constaté qu'il était difficile de se comprendre entre gens si différents. Enfermés dans un type de société, il n'est pas toujours facile d'accueillir l'autre avec ses questions, mais aussi ses références à un système économique autre...

La richesse des suédois, malgré la crise, semble engendrer une sorte de vide, de désespérance, notamment chez les jeunes... En Algérie, au contraire, j'ai eu le sentiment que tout était à faire, que tout était possible et que les jeunes seraient là pour bâtir l'avenir.

Un élément de réflexion peut-être. Dans le cadre d'une multinationale, l'ouvrier français, fait figure de parent pauvre par rapport au suédois ou à l'allemand. Mais le français de la Région parisienne gagne 30 % de plus que le travailleur SKF de Vendée... qui lui-même gagne mieux sa vie que le travailleur SKF de l'usine de Madrid... Se laisser interpeller par la nécessité d'une action au plan de la multinationale pour plus de justice...

Si vous passez un jour au nord de Göteborg, en franchissant le pont de Tjörn, Orust, le gros rocher boisé aux allures d'haricot blanc vous paraîtra minuscule, mais c'est là que vous pourrez trouver des VACANCIERS HEUREUX... Alors arrêtez-vous et après une bonne séance de sauna, on fera des « Skôle » en votre honneur, un verre d'acquavit à la main.

Vacances en Limousin

Charles Rousseau

En quête d'une qualité de vie

1936 : premiers congés payés ! Les récits de cet événement évoquent à plaisir l'ambiance étonnante de joyeuse et fraîche liberté. L'aube d'un monde nouveau. Ceux qui, depuis leur entrée au travail, vers l'âge de 12 ans, étaient enchaînés leur vie durant au rythme sans fin d'un travail à la chaîne, enfin allaient pouvoir s'évader un peu, prendre l'air, faire des projets de détente, de voyage, prendre des loisirs ! A lire les écrits de ce temps on croirait entendre Isaïe (9/16..) :

*« Ceux qui marchaient dans l'obscurité
soudain ont vu clair
Une joie divine a éclaté
une allégresse s'est répandue
Joie comme aux beaux jours de moisson
allégresse des libérations !
Ça y est. L'esclavage est fini
les menaces, les coups, les corvées,
c'est à tout jamais terminé.
Bruits de bottes, taches de sang
écrasement des petites gens
c'est fini ! lavé ! oublié ! ».*

1943 : sept ans plus tard. En pleine guerre. H. Godin achevait en ces termes son rapport à l'archevêque de Paris, publié sous le titre « France, Pays de mission » :

« Il y aura, dans l'immédiat après-guerre, un terrain très fécond, quoique très instable, pour la découverte de communautés à christianiser, et c'est celui des loisirs...

Il faut prévoir que l'industrie, bien vite suréquipée à nouveau pour la reconstruction, arrivera vite aux temps de liberté, propices aux loisirs. Tous les habitants des grandes villes sont invités, pourront, et il ne faut pas craindre de le dire, « devront » aller passer leur dimanche à la campagne et même une partie ou la totalité de leur samedi. ... Terrain d'action dont nous imaginons difficilement l'amplitude : dans les loisirs à la campagne, dans les organisations de loisirs, de camping, de tourisme, les auberges « nationales » ou les « circuits communautaires »...

(page 152 dans l'édition de 1943 Ed. de l'abeille)

1979 : qu'en est-il de cet élan et de ces prédictions ? — La lune de miel est passée. Les congés sont devenus une institution, pire : une exploitation. L'élan populaire de neuve liberté a été saisi, capté par les marchands de loisirs, de voyages, de séjours à la plage, en montagne, à la campagne. Les Merlins enchanteurs, club méditerranée et autres vendeurs de vacances exploitent à l'envie les « gisements touristiques »... et leur « aimable clientèle » ! Flattant l'instinct de consommation, on vous fabrique des « vacances toutes faites » comme des « plats tout préparés ». On crée des modèles (« vous vivrez comme des païens » chante la publicité de tel club en renom !

Il faut aujourd'hui une bonne dose de confiance en l'homme pour espérer que cette incroyable ouverture des cages, ce « lâcher » d'urbains dans la nature, puisse un jour donner naissance à des formes nouvelles d'humanisme et de culture. L'aspect le plus apparent, le plus largement répandu, c'est un déferlement du sans-gêne, de l'accaparement, du pillage, laissant derrière lui papiers gras et boîtes de conserves béantes. Triste spectacle d'une société de nantis. Pollution tous azimuts !

Et pourtant le rêve des prophètes n'est peut-être pas à ranger tout à fait aux musées des utopies. Les espoirs de 36 couvent encore sous ce déferlement. La victoire de l'homme sur l'asservissement du travail n'est pas achevée avec l'obtention du droit aux loisirs. Sa victoire sur l'asservissement dans les loisirs n'en est encore qu'à ses débuts. Divers organismes sociaux et culturels y emploient, luttant à contre-courant pour susciter d'autres besoins, donner envie d'autre chose et aider à en prendre les moyens.

Le Limousin n'est pas — du moins pas encore — une terre de grand tourisme. Sur le plateau de Millevaches on note plusieurs impacts qui ont tendance à élargir leur espace : Vassivière - Neuvic - Meymac - Bugeat. Village-vacances, terrains de camping, gîtes ruraux, séjours à la ferme se développent lentement. Parcours équestres, « callèches en Limousin » s'organisent et le club méditerranée y est actif. Les diverses branches de la route « Suisse-Océan » qui traversent la région sont en voie de nette amélioration. Elles pourront conduire vers ce pays certains « flux touristiques » partant de l'Europe du centre. Pour l'instant la clientèle est plutôt nordique, Belges, Hollandais notamment. Une enquête a révélé que ces vacanciers du Limousin choisissent ce pays en raison d'un goût pour la tranquillité et une certaine « qualité de vie ». On ne trouve pas encore chez nous de loisirs organisés à grand renfort de panneaux démesurés, de musique braillarde et de pseudo-folklore mais... jusqu'à quand ?

Toutefois l'absence de ces formes frelatées n'est pas à elle seule la garantie d'un bon usage des congés. Les vacanciers tranquilles, retranchés dans leur résidence secondaire, épris de solitude souveraine, gardiens jaloux de leur indépendance comme de leur propriété bien close, ne sont pas un « modèle » idéal de la société des loisirs. Pour agrémenter de rêves bucoliques les avantages de leur confort urbain (ils appartiennent souvent à une classe aisée) ne les voit-on pas rechercher un retour nostalgique au soi-disant monde rural d'autrefois. Il faudrait — à les croire — restaurer artificiellement des coutumes et des traditions perdues, faire « comme si » rien ne s'était passé, comme si — eux — n'étaient pas partis chercher fortune en ville, enrésinant leurs terres plutôt que de les louer à l'agriculteur voisin qui en avait besoin. Ils voudraient — revenant en mécènes — ressusciter ce qu'ils ont abandonné, rien que pour quelques semaines, le temps de s'attendrir un peu et de roder leurs caméras. Vive alors le bon vieux curé de campagne toujours en soutane qui saura relancer quelque pèlerinage oublié. Croyants ou non — la belle affaire ! — c'est un spectacle si émouvant et digne de figurer dans l'album des photos de vacances.

Tout ceci peut paraître bien critique, sur un ton plutôt pessimiste. Le phénomène vacances ne serait-il qu'une pustule purulente, une de plus, d'un corps social en mauvaise santé ? Nous connaissons, Dieu merci, sur ce plateau des urbains qui cherchent à vivre de manière plus astucieuse ce temps agréable du repos, de la détente et de l'amitié. On les trouve plutôt dans les gîtes ruraux et sur les terrains de camping, ou dans tel village-vacances géré par un organisme social. Ceux-là aiment entrer en contact simplement avec les gens du pays, leurs enfants se mêlent plus volontiers aux jeux de ceux du pays (quand il y en a). Quand « la glace est rompue » on les surprend à bavarder le dimanche soir à la ferme où ils sont venus s'approvisionner. On cause de la vie à la ville et à la campagne. La conversation est franche et bannit les clichés stupides. On évalue les avantages et les inconvénients des divers modes de vie. On mesure de part et d'autre les requêtes profondes de chacun. On soulève au passage les grands problèmes du temps, on se retrouve parfois sur les mêmes options.

C'est cet aspect simple et populaire du phénomène vacances qui est sans doute le creuset de nouvelles formes à venir. Car notre société évolue et la crise actuelle est à interpréter comme l'un des signes d'une mutation profonde. Comment sera la vie demain ? Comment se répartira le temps de travail et le temps libre ? Quelles activités collectives apparaîtront pour exprimer et cultiver cette autre dimension de l'existence libérée par la réduction du temps de travail ? En quels lieux, autour de quoi les verra-t-on se créer et se développer ? Comment

joueront dans cette croissance les diverses familles spirituelles qui sont encore — ou qui deviendront — capables d'animer la recherche de l'homme pour son avenir et celui de sa société ? Ou bien verra-t-on l'Administration — providence des peuples vidés d'eux-mêmes — organiser les « services » nouveaux avec animateurs patentés ? A moins que ce ne soient les « marchands de loisirs », étudiant le marché créé par ces besoins de masse, qui s'en emparent pour leur plus grand profit.

Plutôt que d'attendre en observateurs les signes avant-coureurs de l'une ou de l'autre solution, nous sommes quelques-uns en pays limousin, sur le Millevaches, à poser des jalons pour un autre demain. L'Assemblée des Plateaux, en créant la demeure du Villard, ne vise pas seulement à favoriser la reprise d'une vie collective entre gens du pays. Nous pressentons que des espaces comme le nôtre sont destinés par leur situation et par leur site à devenir des lieux privilégiés pour ces rencontres, ces échanges, ces activités culturelles, ces recherches spirituelles des hommes de demain. Sans prétendre voir là l'unique raison d'être et le seul moyen de vivre pour nous en ce pays, nous voulons tenter d'assumer cette fonction. Nous ouvrons un chantier pour imaginer et pour créer, pour proposer et pour accueillir, pour susciter et pour écouter venir. Ce chantier, nous aimerions l'ouvrir à d'autres qui, en ville portent dès maintenant intérêt à une telle recherche et à une telle invention, tous ceux qui ont du goût pour libérer l'avenir dans ce domaine précis des congés de demain.

Quand tout va mal — et qui prétendrait aujourd'hui que tout va bien ! — ce n'est pas le moment de se recroqueviller sur un statu quo. C'est à des heures de grand brouillard que bien souvent l'avenir a germé. Que les plus anciens se souviennent : n'est-ce pas en pleine guerre, dans la plus grande incertitude, que de grands projets d'avenir ont vu le jour ? Et, sans aller chercher plus loin, quand donc est née la Mission de France ?

Vacances en question...

A quel prix ce mois de congé ?

Jeanine

Pendant dix ans, pas de vacances (budget trop serré, seuls les enfants partaient)... Puis des vacances avec la famille et surtout les amis, mais en « comptant » toujours, comme toute l'année. C'était d'abord : arrêter de travailler, retrouver le grand air et la mer, vivre avec d'autres...

En 1975, premier voyage : le Portugal. J'ai accepté parce que les organisations françaises et portugaises disaient que c'était « soutenir la révolution ». Ils avaient besoin de devises, et ils n'auraient pas les touristes habituels... A ce plan économique, ce fut loupé : des milliers de Français ont fait comme nous, mais nous n'étions pas capables de remplir les hôtels de luxe (pas les moyens, et pas envie !). Je suis partie avec un itinéraire précis et des adresses données par les copains militants portugais : coopératives, maisons du Peuple, cliniques populaires... Je n'ai pas vu un seul musée, pas un seul monument historique, mais j'ai rencontré des tas de gens : on s'est expliqué sur ce qu'ils essayaient de faire, sur nos craintes, et nos espoirs...

Bien sûr, comme tout le monde, je ressens fortement le besoin de respirer (ailleurs que dans le métro). Le soleil attire. Voir les autres partir pousse à en faire autant. Mais je me demande si on ne nous met pas certaines idées dans la tête. Il y a une « psychose des vacances »... Des gens vivent volets fermés, pour faire croire qu'ils sont partis ! A la visite obligatoire de la médecine du travail, le médecin « fiche » si on est parti et dans quel endroit : c'est presque une faute professionnelle de n'être pas parti ! Ne serait-ce pas qu'on veut manquer le boulot, pendant l'année, en se faisant porter malade ?

Je ne me vois pas partir en vacances simplement pour changer de cadre ou admirer un paysage. Je n'envisage un déplacement que pour y rencontrer des gens et être rencontrée. Echange qui réserve parfois de drôles de surprises.

J'avoue ma faiblesse de ne guère pouvoir partir seule : si je pars, **il faut que d'autres puissent venir avec moi...**

Et je reconnais avoir mauvaise conscience, à cause du Tiers Monde : c'est l'état de misère dans ces pays qui me permet un niveau de vie où les vacances sont possibles. Et si cet état de choses continue, c'est parce que **je ne lutte pas assez contre les exploitateurs, ici !...**

... Car les vacances sont, en grande partie, **une aliénation basée sur l'illusion. Ou une drogue**, si on préfère. Par exemple, comme ma boîte ne ferme pas, je « bourre » pendant le dernier mois pour que tout soit à jour quand je pars. Et, quand je rentre, je dois faire double boulot, parce que je retrouve tout, accumulé... Avant les vacances, pour les vacances, les travailleurs acceptent les heures supplémentaires et le travail noir. Ainsi accumulent-ils l'argent nécessaire pour l'**illusion** d'être libre : libre de dépenser, de se faire servir ; **illusion** de vivre une autre vie. **Drogue** parce qu'ils rentrent « défoulés » des onze mois d'une vie dingue ; mais fauchés... et donc obligés de reprendre cette vie. **Drogue** parce que ce mois masque et fait accepter des conditions de vie et de travail qui sont imposées à longueur d'année.

Et tout cela, c'est voulu : rien n'est fait en fonction du bien des hommes ; tout est centré sur le **profit**. Par exemple, dans les grandes boîtes, la moitié du 13^e mois peut être versée en juin (c'est le cas de la boîte où travaille mon mari). De même, les primes de fin d'année sont distribuées entre le 1^{er} et le 15 décembre, pour que les gens dépensent aux fêtes de fin d'année, Noël et Jour de l'an... Tout cela parce que la consommation, que ce soit à Noël ou pendant les congés, profite aux mêmes intérêts que le travail.

Et **politiquement**, c'est bien utilisé. La « concentration » actuelle des vacances n'est pas vraiment combattue parce qu'elle maintient des prix très élevés. Et si un jour on arrive à l'« étalement », ce sera parce que les intérêts et le profit le commanderont. Politiquement, les vacances sont une période idéale de démobilisation. Voilà pourquoi sont annoncées à cette période les augmentations du métro, des cotisations de Sécurité Sociale, etc. C'est aux vacances 78 que fût « libéré » le prix du pain...

Or, si nous continuons la lutte sur le terrain de l'adversaire, nous sommes « récupérés ». Combien de militants « de gauche » s'offrent des vacances de capitalistes ? Dans la boîte de mon mari, le Comité d'Entreprise organise des séjours à la neige de deux ou trois jours, à moitié prix. Résultat : ça a servi surtout à « appâter ». L'année suivante, un certain nombre de gens y retournent, pendant toute une

semaine, à plein tarif et à leurs frais. Par ailleurs, quelle centrale syndicale entreprend et soutient une lutte en juin ? A ma connaissance, aucune organisation syndicale ou politique n'invite à faire l'**analyse du phénomène « tourisme » ou « vacances »**.

Si nous en restons à la seule revendication « plus de temps et plus de fric », ne sommes-nous pas en train d'alimenter la position de l'adversaire que nous prétendons combattre ?

Nos problèmes de citadins parisiens ne se résoudreont pas par une bouffée d'oxygène annuelle, mais par **un changement de vie complet**. Il ne s'agit plus d'accepter d'être aliéné pendant onze mois pour gagner un mois de pseudo liberté. Il faut **transformer la vie quotidienne et les conditions de travail** dont elle est faite.

Jamais je n'ai trouvé plus qu'aujourd'hui combien le message de l'Évangile colle à la vie. « Nul ne peut servir deux maîtres ! »...

Questions sur l'homme

A partir de la situation des salariés saisonniers du tourisme

En octobre 1978, soixante dix personnes, évêques, prêtres et laïcs venus du Jura, des Savoies, des Alpes du Sud et des Pyrénées, se retrouvaient à Chamrousse pendant trois jours.

Des travailleurs saisonniers du tourisme (pisteurs, perchmen, employés d'hôtel), leur ont parlé de leurs conditions de vie et de travail.

Ils ont ensuite poursuivi leur travail de réflexion avec Agnès PITROU, sociologue du CNRS, André BARRAL-BARON du Centre Théologique de Meylan et Marcel MASSARD de la Mission de France.

La revue « Haltes » (31, rue de Lourmel, 75015 Paris) a publié l'ensemble des interventions. Nous reprenons ici celle de Marcel MASSARD : elle se lit à la suite, sur les pages impaires.

Clément PICHAUD, membre du Bureau des équipes associées, ajoute au texte diverses notes et réflexions, en prenant particulièrement appui sur ce qu'il vit dans sa région : la côte Vendéenne. Ses apports se trouvent sur les pages paires.

« Qu'on s'en réjouisse ou qu'on le regrette, tourisme et loisirs sont devenus en fait, un droit fondamental pour l'équilibre mental des collectivités des pays développés. Aussi n'est-il pas étonnant que cette activité si attendue soit devenue lieu de consommation et produit commercial. On produit et on vend des vacances comme on produit et vend des machines-outils. C'est bien vrai, et **comprendre le tourisme demande que nous l'inscrivions dans une économie de marché en contexte libéral...** Le tourisme s'inscrit dans une réalité économique et sociale dans la mesure même où il est une industrie ». (Gérard DEFOIS, « Quel homme est perçu dans les réalités touristiques ? », Eglise aujourd'hui en monde rural, N° 379, juin-juillet 1976).

« Les loisirs ne sont plus ce sanctuaire longtemps épargné par la civilisation mercantile. Ils sont devenus un marché auquel l'avenir apparemment sourit... » (VII^e Plan. Rapport du groupe de travail « Tourisme et Loisirs »).

Monsieur Serieyx, responsable du Tourisme, définissait ainsi son rôle, le 10 novembre 1978 à Nantes : « Je ne suis que le directeur commercial du tourisme, chargé de la vente d'un produit : la France touristique ». Il est inquiétant de voir les hommes politiques parler comme des hommes d'affaires, tel Gilbert TRIGANO disant : « **Le tourisme est la grande industrie de demain** ».

« Le travail saisonnier est trop souvent le refuge de non-qualifiés... Le travail en saison reste un réservoir d'emplois potentiels où les jeunes se précipitent comme aux

Introduction

Trois idées vont guider cette réflexion :

- Tout problème humain spécifique est tributaire d'un ensemble, il ne peut être isolé.
- La réalité économique marque tout, mais n'explique pas tout.
- La vie humaine qui s'affirme, qui prend le dessus sur les forces de mort qui la minent, est la vie relationnelle.

Tout problème humain spécifique est tributaire d'un ensemble, il ne peut être isolé

Il n'est pas possible d'éclairer les problèmes humains qui marquent les salariés saisonniers du tourisme si on limite la réflexion aux personnes, ou si on isole les lieux de régions touristiques de l'évolution d'ensemble de notre société.

Le tourisme, dans notre société est devenu une industrie et un marché qui offrent un certain nombre de produits, appelés vacances et loisirs, à une clientèle de plus en plus nombreuse. Vision industrielle et mercantile du tourisme qui nous éloigne de visions plus sympathiques, plus humanistes où tourisme consomme avec détente, repos, culture, vacances familiales, plaisirs et joies de la communication hors des contraintes professionnelles. Mais regarder le tourisme à travers la situation des salariés saisonniers, c'est sans doute être obligé de regarder cette grande mécanique industrielle et mercantile qui est aujourd'hui son infrastructure, à des degrés différents, selon les régions touristiques, selon leur développement.

Comprendre les problèmes des saisonniers salariés du tourisme, c'est donc les comprendre *dans le cadre de la société industrielle et de l'économie de marché* qui se sont développées d'une manière accélérée en France depuis les années 60.

La réalité économique marque tout, mais n'explique pas tout

Conditions de travail et conditions de vie sont très marquées par les bas salaires, l'insécurité de l'emploi, l'insuffisance des

débuts du développement industriel : instabilité, pas de logement, pas de vie de famille, incidence du chômage... Le travail saisonnier ressemble au travail temporaire des villes. Il constitue souvent, sous l'aspect du droit au travail, **une régression** par rapport aux conquêtes syndicales... » (La situation marginale de saisonniers, décrite par Agnès Pi-trou dans « Haltes » n° 7).

Quelques chiffres extraits d'une enquête réalisée en 1971 pour la Caisse d'allocation familiales de Savoie :

- 37 % des travailleurs saisonniers sont originaires de ce département,
- 62 % travaillent sept jours sur sept,
- 21 % n'ont pas d'horaires définis.

Une enquête, réalisée en 1975 pour l'URSSAF, fait apparaître ces chiffres pour la Vendée :

- 65 % sont originaires du département,
- 56 % sont du sexe féminin,
- 40 % ont moins de 18 ans.

Il ressort de travaux réalisés en 1976 sur la côte vendéenne par le MRJC (Mouvement Rurale de Jeunesse Chrétienne) que :

- 50 % font plus de 40 heures,
 - 22 % font plus de 50 heures,
 - 28 % n'ont pas 24 heures de repos consécutives par semaine.
-

« La chasse sous-marine et le vin Samos qu'ils pratiquaient en commun éveillèrent entre eux une profonde camaraderie. Sur le bateau du retour, ils s'aperçurent qu'ils ne connaissaient l'un de l'autre que leur prénom et, voulant échanger leurs adresses, ils découvrirent avec stupéfaction qu'ils travaillaient dans la même usine, le premier comme directeur technique et l'autre comme veilleur de nuit ». Telle est la publicité d'un club célèbre, qui ne fait que développer l'illusion d'une **prétendue réconciliation sociale par le tourisme**. « Des études sérieuses ont montré que, par le jeu des investissements touristiques, la topographie des lieux de vacances reproduit globalement la topographie sociale... D'ailleurs, la première ségrégation sociale n'est-elle pas entre ceux qui partent et ceux qui ne partent pas ? » (B. Lerivray « Catéchèse » n° 56, p. 295). De fait, le pourcentage des familles ouvrières partant en vacances commence à diminuer, tandis que celui des professions libérales et cadres supérieurs continue de croître...

conventions collectives — le vide légal — qui régissent les professions du tourisme. Mais cette situation économique explique-t-elle tout ? Ne faut-il pas en même temps prendre en compte les *phénomènes de mentalité*, les phénomènes culturels ainsi que les mécaniques psychiques complexes que déclenche le milieu de vie artificiel qui est celui — surtout pour du personnel saisonnier — d'une station touristique ?

L'analyse qui va suivre ne s'inspire pas uniquement de l'orthodoxie marxiste de « la base économique » (discutée d'ailleurs par les marxistes eux-mêmes) même si elle ne craint pas de l'utiliser, car elle dit bien des choses importantes. Agnès Pitrou a montré que *le milieu des salariés saisonniers du tourisme* est un milieu particulièrement vulnérable dans notre société industrielle, *un milieu humain marginal*, même s'il ne se compose pas toujours de marginaux, au départ. Et parce que vulnérable et marginal, il est particulièrement révélateur des maladies de notre société. Pour travailler à le comprendre, *plusieurs outils d'analyse* sont nécessaires. Les lunettes de la biologie, de la psychologie, de la psychanalyse, de la sociologie, comme de l'économie politique doivent intervenir.

**La vie humaine qui s'affirme,
qui prend le dessus sur les forces de mort
qui la minent, est la vie relationnelle**

Le mot privilégié de cette réflexion est le mot « *relation* », mot dont j'ai reconquis la puissance d'impact à travers les passages au crible des sciences de l'homme. Beaucoup d'entre nous ont vécu le démenti cuisant que la critique marxiste a infligé à toute forme de pensée et d'analyse qui privilégiait les personnes et les rapports interpersonnels, mais s'avèrait incapable de penser les phénomènes collectifs, les phénomènes massifs de notre société.

Emmanuel Mounier était très conscient de ce défi que le marxisme a inscrit au cœur de notre réflexion chrétienne. Mais justement, quand écoutant la leçon d'un Mounier, on apprend pas-à-pas à lire les phénomènes collectifs et les rapports de

Monsieur Robert Poujade, alors qu'il était ministre, disait en 1973 que la politique du tourisme favorisait trop « la clientèle fortunée », notamment étrangère. Il ajoutait qu'il était temps de penser à « la clientèle moins rentable » (voir « la neige empoisonnée » p. 271, D. Arnaud). On sait qu'il fût vite remplacé. En effet, **la recherche du profit compte avant tout**. La station de Courchevel en est un exemple parmi beaucoup d'autres. Voulu dans un but social autant qu'économique, elle est devenue « une station opulente **qui attire les devises des clients riches** ». Si le maire de la station savoyarde de Bonneval déclare : « Il faut persuader les gens d'agir pour autre chose que le profit matériel »

force qui les traversent, on découvre que les contradictions et les dégradations violentes qui les sous-tendent ont une base commune qui est la question de la communication. La *non-communication est la maladie majeure* dont souffrent trop de nos contemporains, et les salariés saisonniers du tourisme ont bien leur part dans cette maladie.

Nous verrons plus loin comment cette question de la communication nous oblige à nous situer par rapport au *fait de la lutte des classes*, en nous demandant si ce fait conduit inévitablement à céder à l'idéologie marxiste de la lutte des classes. La réflexion que nous allons faire différencie nettement faits sociaux, outils d'analyse et certains schèmes idéologiques que peut durcir l'action militante.

1re Partie

La mécanique industrielle du tourisme

Partons d'une question : comment se fait-il que des lieux de loisirs et de vacances que sont les stations de ski apparaissent aujourd'hui comme des miroirs privilégiés des maladies de notre société ? Pourquoi dans ces stations les grands mots de nos maladies modernes viennent-ils spontanément à l'esprit : argent, profit, exploitation, divisions, luttes de classes, dégradation des mœurs et pour finir sentiment d'impuissance au regard d'un engrenage social, économique et industriel dont les impératifs semblent s'imposer sans qu'on y puisse quelque chose ? Ce sentiment d'impuissance se transforme heureusement, en certaines stations, en sentiment de révolte, et déclenche des mouvements de conscientisation et d'action ; mais ce phénomène est récent. Présentons des éléments d'analyse qui s'imposent au départ comme un matériau brut qui sera à affiner par la suite.

Du profit

La réflexion critique ne porte pas sur la mécanique industrielle que représente l'infrastructure d'une station de ski (pour rester dans le cadre du développement touristique de la mon-

(le Monde, 10 février 1979), dans le même temps la chambre des notaires de Vendée présente le tourisme comme « facteur de richesse », en particulier parce que, « **spéculation aidant**, l'accroissement de la valeur des terrains est un facteur déterminant d'élévation du niveau de vie » (mars 1979). Quand un organisme de tourisme social déclare : « Pour nous qui avons le souci d'un tourisme au service des familles, ce qui est premier, ce n'est pas le produit, mais de répondre aux besoins réels des familles », un organisme commercial réplique : « On commence par mettre sur le marché un produit ; ensuite on cherche **les moyens d'y attirer la clientèle** » (Recherche sociale, n° 61, p. 36-37). Ajoutons encore qu'investisseurs, technocrates et gouvernants parlent de « **gisement touristique exceptionnel** » quand ils veulent promouvoir le tourisme dans l'une ou l'autre région.

A propos de l'**offensive libérale**, on peut se rapporter plus particulièrement à l'article de Pierre JADOT dans « Masses Ouvrières », avril 1979. L'auteur cite par exemple :

— Raymond Barre déclarant : « Les agents économiques, consommateurs ou chefs d'entreprise doivent pouvoir effectuer librement leurs choix » (les travailleurs étant tout simplement oubliés !)

— « Lorraine-magazine » répondant aux évêques de l'Est : « **la loi économique a la force d'une loi physique** : le progrès social passe fatalement, inexorablement, sans contestation possible, par l'amélioration de la productivité ».

— le bulletin des libéraux où il est écrit : « En matière de libéralisme économique et social, **le patronat est le sel de la terre...** La véritable supériorité du libéralisme (...) tient à son **adéquation à la nature humaine** ».

tagne), mais sur le fait que cette infrastructure s'est montée, trop souvent, *sans le contrôle d'un projet humain* capable de relier ensemble les données géographiques, le patrimoine culturel d'un pays et les facteurs sociaux, économiques et politiques qui interviennent inévitablement lorsque des hommes et des femmes travaillent et produisent ensemble.

On voit trop que le profit — le mirage de l'or blanc, mais sous d'autres couleurs, bleue ou verte, le même mirage de l'argent a surgi dans bien d'autres régions touristiques — *a parlé d'une manière dominante*, alimentant avidités et rivalités humaines, et que les autres données, les problèmes du vieux pays et de ceux et celles qui y vivent encore, les problèmes des hôteliers et de leurs employés, les problèmes du personnel des remontées mécaniques, les problèmes des animateurs de loisirs que sont les moniteurs de ski et les guides de montagne, sont intervenus après coup, et beaucoup plus comme des gênes, des obstacles, des problèmes mineurs finalement. Ces problèmes de toute manière ne pouvaient être pris en compte au regard des seuls problèmes vraiment importants : la mise en place de l'usine à ski, de l'usine à fabriquer et à vendre du loisir.

Il ne s'agit donc pas de critiquer le caractère industriel que prend nécessairement aujourd'hui le développement d'une région touristique. Il s'agit de se demander si la logique « production — consommation » peut, à elle seule, assurer l'équilibre de ce développement.

La question se pose d'autant plus vigoureusement aujourd'hui, où la « libération » des prix s'accompagne d'une « offensive libérale » très puissante au niveau de l'idéologie qui présente la société industrielle libérale comme ne s'appuyant sur aucune conception de l'homme, mais comme étant la méthode la plus efficace pour organiser la production et les échanges : puisque les responsables agissent pour l'intérêt général, il est évident que tous les intérêts personnels sont satisfaits du même coup.

En 1976, le Congrès CMR (chrétiens en monde rural) invitait à la « lutte contre la colonisation de certains résidents secondaires appartenant à la bourgeoisie urbaine ». Il ne faut pas oublier que ces « nouveaux colonisateurs » trouvent parfois des complicités à l'intérieur du monde rural... Pour prolonger la réflexion, on peut se reporter aux études suivantes, de genres très divers :

- « Société rurale et urbanisation », Placide Rambaud, Seuil 1969,
 - « La montagne colonisée », Bruno Cognat, Cerf 1973,
 - « Eglise aujourd'hui en monde rural », n° 402 novembre 1978,
 - « Autrement », n° 14 juin 1978 (« avec nos sabots »).
-

Diverses revues donnent, à travers des témoignages, un vivant écho sur les « rouages » de la machine économique du tourisme. Manu est cuisinier dans une station de montagne. « Durant cinq mois, dit-il, ce sont soixante heures de travail par semaine et quelquefois davantage. Pas de repos hebdomadaire ; un réduit à deux, quatre et par-

Des marchandises

Dire que le tourisme est une industrie et un marché c'est dire qu'en matière touristique tout est (ou tend à être) « produit » et « marchandise », en ce sens que l'utilité humaine ou sociale importe bien moins que la vente à un prix intéressant : les transports (moyens, agences, publicités...), l'hébergement (foncier, construction, location...), les loisirs et distractions, et bien sûr cette « marchandise » qu'est la « force de travail » des travailleurs du tourisme. Dans cette logique de l'industrialisation et de l'économie de marché, le touriste peut-il être autre chose qu'un pur consommateur de biens touristiques ? De fait, trop facilement, le voyageur se dégrade en « voyeur », le pays en « curiosité », la culture en « folklore ». Le tout, selon un processus qui rappelle étrangement celui de la colonisation.

Cette utilisation et ce mépris du « vieux pays » porte la marque d'une idéologie du progrès, d'une *idéologie de la croissance qui voit le bonheur humain au bout des produits* que nous pouvons fabriquer avec notre intelligence et nos mains et qui oublie qu'une civilisation digne de ce nom vit d'une mémoire, d'un patrimoine culturel autant que d'invention créatrice. La manière de vivre et de penser des anciens a quelque chose à nous dire au cœur de nos prouesses scientifiques et techniques, au milieu des gadgets de nos industries. Les écologistes nous le rappellent à juste titre. Cette voix des vieux pays revient en effet à la surface aujourd'hui, d'une manière parfois violente, mais au prix de combien d'erreurs, de combien de vies humaines gâchées, abîmées, minées, parce qu'on leur a enlevé leurs assises ancestrales sans penser les chances d'une adaptation qui respecte les leçons du passé. Il ne s'agit pas de répéter les modes de vie du passé mais de savoir à la fois écouter et transposer l'inspiration qui les guidait.

Des rouages

Ce terme englobe aussi bien les hôteliers (mais je pense surtout aux petits hôteliers), les employés stables des services touristiques, les animateurs de loisirs que les salariés saisonniers. Il s'agit *d'hommes et de femmes qui prennent difficile-*

fois six, pour dormir ; pas de coin à soi (même pour écrire à sa copine au pays) ; pour un salaire avoisinant le SMIC. Une vie de dingue où plus rien n'est respecté, ni la santé, ni la détente, ni la dignité, dans un monde où partout c'est la fête pour le vacancier » (Revue des ouvriers du CMR, mars-avril 1978). Sur la Côte vendéenne, pendant l'été 1978, un jeune apprenti-cuisinier travaillant avec cinq autres apprentis et un chef de vingt-deux ans : aux jours de pointe, 170 couverts. Onze heures de travail par jour, un jour de repos par semaine, pour 700 F par mois. Les six apprentis logeaient dans une seule et même pièce (Eglise de Luçon, 7 avril 1979, p. 117).

La situation des saisonniers est ambiguë à divers égards. « Nous avons une situation d'ouvrier dans un monde de loisir, dit l'un d'entre eux. Les perchmen se sentent sans arrêt agressés par l'argent des touristes et deviennent agressifs... En travaillant dans un milieu riche, ils croient qu'ils vont gagner beaucoup d'argent. Ils travaillent cinq mois, ils repartent avec rien. La vie est complètement artificielle pour eux » (Gérard, « La Croix » 18-19 février 1979).

ment conscience de leur situation d'exploités et qui tendent plutôt à se déchirer pour recueillir quelques miettes du festin promis par l'or blanc — ou l'or bleu ou l'or vert — même si l'illusion du festin tend quelque peu à se dissiper aujourd'hui. J'emploie le terme marxiste d'*exploitation* sans recul critique car il s'impose. Il ne s'agit pas de mettre en cause des personnes, il s'agit surtout de *comprendre comment a fonctionné en fait un processus d'industrialisation* qui a pris croissance à vitesse accélérée. Et là, la situation des salariés saisonniers du tourisme est particulièrement significative.

2^{me} Partie Dans ce complexe industriel touristique : les salariés saisonniers

Les salariés saisonniers du tourisme ont d'une manière encore dominante tous les traits d'un *milieu humain marginal*, qui fait bien partie de la mécanique industrielle nécessaire pour faire vivre un lieu de loisirs et de vacances, mais qui trouve encore difficilement la possibilité de prendre conscience de sa situation et de s'exprimer.

Ni organisé, ni conscientisé, ce milieu ne fait pas entendre une voix cohérente dans le jeu des rapports de force qui interviennent inévitablement dans le processus d'industrialisation d'une région touristique.

Notons là quelques phénomènes de mentalité marquants :

L'individualisme, le « chacun pour soi ». Un individualisme qui peut avoir ses racines dans le vieux terroir paysan ou un individualisme qui est tributaire directement du déracinement et du déplacement constant. Venir comme étudiant gagner un peu d'argent pendant quelques mois ou aller de station thermale en station balnéaire, et en station de ski, pour avoir du travail tout au long de l'année : une telle vie ne permet pas

Agnès PITROU note qu' « ils ont **une vision sociale confuse**, ne savent où se situer (et) ont des contacts ambigus avec leurs clients, même entre jeunes » (« Haltes » n° 7, p. 7). De son côté, A. Barra - Baron note que « les saisonniers participent, à leur manière, à **l'instabilité affective de l'exilé**, qui ne cesse de rêver, dans le déplacement qui lui est imposé, d'une autre patrie, d'un autre temps ; de là cette tension en eux... » (« Haltes », n° 8 p. 26).

de relations suivies, pas plus qu'elle ne permet de véritable sécurité de l'emploi. On y apprend la loi du système D. Liens professionnels éphémères et « brèves rencontres » sentimentales constituent un *tissu social fragile*.

Un tel milieu est alors vulnérable à *deux types de réactions*. Soit il vit un *phénomène de rejet* qui est aussi un *phénomène d'infériorisation*, il se sent à l'écart, présent mais non intégré, présent pour servir les autres, « être leur larbin » — « on fait les vacances des autres » — mais non intégré dans leur jeu social. Soit il *vit un phénomène d'imitation* : arriver un jour ou l'autre à vivre comme ceux qui peuvent se payer des vacances (« les pékins »), dépenser de l'argent et s'offrir ce qu'on appelle pudiquement « les plaisirs de la vie ». Phénomène de rejet, de mise à l'écart, et phénomène d'imitation sont liés : lorsqu'on se sent rejeté, dans la quasi-impossibilité d'exprimer sa propre identité, d'affirmer sa propre valeur humaine, on n'a que la ressource d'imiter les autres.

Et pour aller jusqu'au bout de cette lucidité assez sombre, qu'il faut bien avoir le courage de pratiquer, ce milieu travaille dans un monde où la concurrence, la rivalité occupent le devant de la scène d'une manière exacerbée. A travers la superficialité des conversations que l'on peut entendre dans une station de ski joue le réflexe constant de la comparaison avec les autres : le réflexe du snobisme. Réflexe humain, trop humain, qui intervient dans toute vie sociale, mais dans le milieu artificiel d'une station, polarisé par le mirage du profit, ce réflexe devient dominant. Le monde du loisir est un monde où la *monstration* — montrer sa richesse et sa valeur, en faire un spectacle pour les autres — tend à obnubiler les consciences et les comportements. « *Avoir ce qu'a l'autre* » ou « *montrer qu'on a plus que l'autre* », ces attitudes parlent comme à fleur de peau, à propos du matériel de ski ou de montagne, de mode vestimentaire, de l'habitat, de l'auto, de la moto et de bien d'autres gadgets industriels qui peuvent montrer qu'on est riche qu'on a réussi. *Etre alternativement le rival et le modèle*. On dirait que le jeu de la comparaison rivale s'exacerbe, jusqu'à toucher parfois à la violence, du fait même d'une ambiance marquée par l'oisiveté, l'activité ludique, l'activité de jeu des touristes.

Des chrétiens des milieux indépendants (professions libérales, etc.) s'interrogent sur ce qui est couramment pensé et vécu dans leurs sphères : « le monde est façonné par les générations successives de (nos) milieux. La civilisation actuelle reflète surtout leur culture, le système de valeurs auxquels ils sont attachés. C'est leur mode de vie qui est présenté comme une sorte de norme, de but à atteindre, tant par l'institution scolaire que par les moyens de communications sociales et la publicité. En cela, ils constituent bien le groupe dominant de la société » (document ACI, JIC, JICF. Documentation catholique n° 1067 p. 381). « C'est un lieu commun de dire que le tourisme est devenu une industrie... Il est aisé de contester. N'avons-nous pas notre part de responsabilité ? » (Tourisme, loisirs, vacances. Plaquette de l'ACI, mai-juin 1976).

On peut aussi se reporter au livre de Th. Veblen, « Théorie de la classe de loisir », écrit en 1899 et réédité aux Editions Gallimard en 1970, et plus particulièrement à l'analyse qui est faite, dans ce livre, de la notion d'inégalité et de la fonction de différenciation.

Individualisme, phénomène de rejet et d'imitation dans un climat de concurrence, de rivalité exacerbée, ces *phénomènes induisent une attitude dominante* : « tirer son épingle du jeu », et *privilegier sa promotion personnelle par tous les moyens* qui peuvent être à portée de main. Et si, par exemple, on a commencé par être apprenti-cuisinier, chercher par quels moyens on pourra arriver un jour à être chef-cuisinier et par la suite petit hôtelier à son compte. Les vieux rêves de la sécurité sociale tels que les a promus le libéralisme économique sont là, tenaces : ils sont des moteurs de la vie.

Tableau sombre, certes, mais tableau qui renvoie à une réalité bien présente dont on sent bien qu'elle ne cesse de véhiculer des forces de mort, c'est-à-dire des forces de dissolution, de désagrégation des jeunes, des hommes et des femmes qui vivent dans de telles conditions.

3^{me} Partie

Les prises de conscience à promouvoir

L'industrie touristique est une industrie neuve dont l'activité s'est démultipliée au cours des quinze ou vingt dernières années. Elle s'est développée dans des régions dont les mentalités n'étaient pas préparées pour la contrôler, ni pour réorienter la logique du profit qui est son moteur premier. C'est aussi une industrie dont le *personnel ne dispose pas encore d'un passé de combat ouvrier*, d'une mémoire collective qui lui permette de réagir efficacement à l'exploitation et à l'aliénation.

Le facteur « temps » joue aussi en plusieurs directions : il faut parfois attendre quinze jours ou trois semaines dans une station avant de trouver une place ; ensuite, la saison étant brève, on a peu de temps pour prendre conscience de ce qui se passe et pour agir, d'autant plus qu'on est sur-occupé ; enfin, on sent très bien qu'on n'est pas sûr de trouver du travail ici l'année suivante et que, sans cela, ce peut être le chômage. Bref, tout pousse les saisonniers à « faire le gros dos », à « s'écraser »...

Un phénomène de destructuration et de sous-développement accompagne le développement du tourisme dans les régions où il se manifeste et s'intensifie. Mais « si le tourisme dé-structure une région, ce n'est pas d'abord parce qu'il est **tourisme** : c'est parce qu'il se réalise sous la forme d'une urbanisation et d'une industrialisation de type libéral : tout est fait en fonction du « profit » qu'on espère tirer » (Usines à bronzer, usines à skier ; La Croix du 11 juillet 1978). Par ailleurs, il est notable que le tourisme ne s'installe en maître que dans des régions ou des pays dits « **sous-développés** ». On y présente alors le tourisme comme une chance. Il faudrait aussi en montrer **les ambiguïtés** comme le fait par exemple cet article de « La Croix » : Le Périgord noir et la tentation du tourisme : **une solution attirante mais lourde de risques** (8-9 octobre 1978). En effet, le plus souvent, les promoteurs touristiques bousculent et destructurent totalement l'économie traditionnelle, la culture locale, la vie sociale, etc. Si bien, qu'au total, le tourisme qui — dans un premier temps — profite du sous-développement, ne fait que l'accroître par la suite tout en le masquant. B. Rougé rend bien compte de cette situation dans son article « Le sous-développement, logique du développement », paru dans les « Etudes » août-septembre 1978.

On peut vraiment parler d'un « **affolement** » du désir d'avoir et les investisseurs y sont évidemment pour quelque chose : ce sont eux qui déclenchent « la ruée vers l'or » dont chacun veut avoir sa part. Mais il faut aussi parler de l'**influence des vacanciers** : pour beaucoup d'entre eux, les vacances s'accompagnent d'une débauche dans la consommation de toutes sortes de biens. Ainsi, par exemple, 37 % des touristes aux Sables d'Olonne pendant l'été 1978 déclaraient dépenser plus de 5.000 F pour leur mois de congé. Les travailleurs saisonniers ne peuvent manquer d'être **séduits** par une telle facilité de vie qui s'étale à leurs yeux, et par l'argent qui est le seul billet d'entrée à la fête.. (Voir « La fête, cette hantise », dans le n° 7 de la revue « Autrement » et « La vraie vie des Français » de J. Arbord, p. 94-98, Le Seuil 1978).

Dans une région touristique en plein développement, on se trouve donc devant un champ de *rapports de force très déséquilibrés*. Le problème majeur est de travailler au rééquilibrage de ce rapport de forces. Là, chacun des groupes humains concernés par l'industrie touristique devrait pouvoir intervenir, s'exprimer et agir.

La logique du profit s'impose dans notre monde (et pas seulement dans les pays capitalistes) ; le problème n'est pas de la nier, ni de passer son temps à s'en scandaliser, mais de voir *comment on peut travailler à la contrôler* et, par là, à l'humaniser. Les véritables tâches commencent à ce stade de prise de conscience. Précisons-les.

Destabilisation du désir et tâche de restructuration

Nos vieux villages disposaient d'une organisation stable où les propriétés, les tâches, les rôles et les fonctions étaient réparties. Cette répartition *imposait une régulation du désir* des uns et des autres. Cela n'empêchait pas le jeu des rivalités, des brouilles, voire des haines, mais de toute manière la structure sociale traditionnelle était suffisamment forte pour *faire respecter les règles* nécessaires à la vie commune ; ne serait-ce que par la *pression sociale* du groupe humain que constituait un village.

Une station de ski s'implante dans une région, peu à peu elle impose le mirage du profit au cœur des consciences. Une destructuration, *déstabilisation radicale du désir* se produit, plus inconsciente que consciente. Ce qui se joue est de l'ordre de ce qu'a évoqué si merveilleusement Charlie Chaplin dans « la ruée vers l'or ». Le désir de l'avoir se met à parler d'une manière incontrôlée et, sous le mirage de l'aventure, chacun est attiré vers une jungle où la rivalité et la concurrence deviennent la base quotidienne de l'existence. Un nouveau monde surgit au cœur du vieux pays, *un nouveau monde qui n'a pas d'autre loi que la loi du désir* et cette loi, comme dit Freud, est celle de la béance de l'insatisfaction et de la frustration : « Avoir ce qu'ont les autres », « Avoir plus que les autres »,

En ce qui concerne la **difficile situation affective des saisonniers**, il ne faut pas oublier que beaucoup sont jeunes, que leur travail est souvent très peu qualifié et qu'ils sont là, pendant plusieurs mois, sans vie de famille et sans logement personnel. Agnès Pitrou ajoute que « les femmes sont, là encore, plus exploitées que les hommes. Les filles jeunes supportent souvent mal cette vie sans attaches, à la merci des aventures. Il y a souvent aussi, dans le personnel d'entretien, par exemple, des femmes plus âgées très isolées » (« Haltes », n° 7, p. 7).

A propos des **relations travailleurs saisonniers — employeurs**, voici deux réactions. A la question : quelles sont vos relations avec le personnel ? une hôtelière répond : « il faut surtout savoir comment nous accueillons leurs revendications et quelle est notre attitude vis-à-vis de la convention collective » (« Haltes » n° 2). Par contre, une autre écrit : « Notre gros souci, c'est le personnel : des cuisiniers (les plus durs à cuire !), le personnel de salle (pas toujours serviable ni aimable), les femmes de chambre (qui dorment sur leur balai ou qui n'ont jamais fait de ménage), les plongeurs (les cendrillons de la profession)... Du personnel qualifié, il y en a peu. Ou alors, quand on en trouve, il est épouvantable d'exigences et de prétentions. Pour le reste, nous avons les chômeurs sans qualification, les jeunes, les étudiants qui s'improvisent, pour une saison, plongeur, serveur ou femme de chambre tout en voulant profiter des vacances de l'été... Il faut les former ; et quand ils connaissent un peu le métier, ils vous plaquent, le 14 juillet ou le 15 août, pour partir chez le concurrent, si leurs revendications ne sont pas acceptées ».

(Revue des Artisans et Commerçants du CMR — Chrétiens en Monde Rural, Juin 1978).

c'est le jeu du modèle et du rival évoqué tout à l'heure, jeu dont l'engrenage peut conduire aux pires violences. Une restructuration s'impose donc, mais elle est à faire. Elle suppose une transformation des mentalités. Et là, il s'agit d'une tâche onéreuse.

Les salariés saisonniers originaires du pays environnant viennent pour gagner de l'argent, compléter leurs ressources ou se faire une situation dans l'hôtellerie ou dans les professions offertes par l'industrie du ski ; mais ils n'ont pas conscience d'entrer dans un complexe industriel dont les lois d'existence ne sont plus celles du village. Ils sont *séduits* par un nouveau style de vie où s'étalent la facilité, le luxe, le plaisir, le manie-ment rapide et fluide de l'argent. Ils sont *portés à l'imiter avec leurs petits moyens*, et c'est le cabaret, la boîte de nuit, les surprises-parties, la mode vestimentaire, les gadgets. C'est le flirt : ils jouent beaucoup avec leur *affectivité* et leur sexualité car l'ambiance y porte ainsi que la recherche inconsciente d'une compensation aux frustrations qui les marquent. Ils sont privés en effet de base d'équilibre, ils sont dans l'insécurité, ils sont dans un monde où les repères traditionnels tendent à s'effondrer et à se dissoudre. Ils subissent passivement l'ambiance que produit l'industrie des loisirs, et ils n'ont pas conscience d'être dans un statut social et professionnel dont le complexe touristique a besoin pour fonctionner, mais qui pose bien des problèmes à inventorier. Personne autour d'eux ne sera tellement porté à les examiner à leur place.

Inventorier ces problèmes, c'est entrer inévitablement dans un jeu de rapports de force car il s'agit de faire reconnaître des droits professionnels et sociaux que la mécanique industrielle n'a pas pensés au départ : d'une manière très anonyme, elle se contente simplement d'offrir du travail pour vendre ses produits. La compréhension, la gentillesse, la complaisance ou la bonne volonté de certains patrons hôteliers ou de responsables des services touristiques ne peuvent remplacer cette *reconnaissance des droits professionnels et sociaux*. Mais pour travailler à cette reconnaissance il faut sortir de l'individualisme tributaire d'une certaine éducation paysanne, de même qu'il ne faut pas en rester au sens de la valeur des rapports

Aidés par les syndiqués des usines des vallées, les travailleurs des neiges — à commencer par les salariés des remontées mécaniques — ont monté leurs propres **sections syndicales**. Cela reste plus difficile pour les salariés du petit commerce et de l'hôtellerie en raison de leur dispersion. Il existe aussi un embryon de **convention collective** dans les deux Savoies. « L'hôtellerie organisée comme une famille, c'est du passé ; dit une hôtelière. La convention collective oblige à repenser des décisions que nous trouvons justes. Les syndicats obligent à plus de rigueur et situent l'employé en tant qu'adulte responsable... ». Certes, tous les hôteliers ne partagent pas ce point de vue et voient, dans la convention collective, une source de soucis supplémentaires. Si les employeurs respectent peu cette convention, **divers conflits** (arrêts de travail, etc.) se sont déjà soldés par des **négociations honorables** au niveau du temps de travail, des repos et de la reconnaissance des heures supplémentaires.

interpersonnels, sens qui a pu être inculqué par une profonde tradition familiale. Il faut aussi voir plus loin que les ressources que peuvent offrir la débrouillardise, l'habileté, les points d'appui occasionnels qu'offrent la camaraderie, le compagnonnage, le jeu des relations plus ou moins intéressées. Il faut apprendre à penser et à agir en termes de rapports sociaux et, à travers la lecture de ces rapports sociaux, il faut comprendre aussi les mécanismes psychiques dont on peut être la victime dans le monde de la rivalité et de la concurrence qu'est l'industrie des loisirs.

Les salariés saisonniers qui viennent d'autres régions — jeunes citadins, étudiants en marge de la société ou travailleurs de l'hôtellerie appelés à se déplacer de région touristique en région touristique — peuvent voir plus vite les problèmes économiques et sociaux que pose le complexe touristique ; ils peuvent être plus sensibles que les jeunes originaires du pays, à la solidarité, aux exigences d'un combat social ; mais ce sont des *passagers*, des jeunes en transit. Il est difficile de penser avec eux une action suivie, à moins de penser cette action à un plan interrégional et national ; mais cette action ne peut alors concerner qu'une *petite minorité* d'entre eux. Il faut bien reconnaître aussi que beaucoup d'entre eux subissent, comme les jeunes qui viennent du pays environnant, la séduction ou l'ambiance de l'industrie du loisir, sans saisir les responsabilités sociales et professionnelles qu'ils ont à promouvoir.

Apprendre à penser et à agir en termes de rapports sociaux

Apprendre à penser et à agir en termes de négociation entre intérêts divergents, le plus souvent contradictoires. C'est là un langage marxiste qui ne dit certainement pas tout, je le soulignerai plus loin, mais qu'il est nécessaire de pratiquer si l'on veut véritablement avoir prise sur la réalité de l'industrie touristique.

Le combat syndical, relayé ensuite par le combat politique, s'impose. Il appelle un travail de conscientisation, d'information et de revendication. Il oblige à penser les bases sociales et économiques de cette catégorie de travailleurs que sont les sala-

Si les pouvoirs publics affirment vouloir inverser la tendance qui prévaut jusqu'à présent et rendre l'initiative aux pays ou aux élus, en matière d'aménagement du territoire et de développement touristique, il n'en reste pas moins que **le pouvoir capitaliste** continue à peser de tout son poids. Certaines communes ont fait appel à des Associations à but non lucratif pour créer des villages-vacances pour familles ou groupes à revenus modestes. Ces Associations se trouvent dans l'obligation d'accepter aussi des familles à revenu élevé, sans l'apport desquelles elles ne parviennent pas à **équilibrer leur budget**.

riés saisonniers du tourisme. Il conduit à préciser leur statut professionnel et leurs droits dans le complexe de l'industrie touristique. Il doit promouvoir la mise en place des conventions collectives qui font encore trop défaut dans les professions du tourisme. Il implique des rapports conflictuels qui ont à être négociés et qui peuvent conduire à des actions syndicales qui sont pratiquées habituellement dans le monde ouvrier : la mise en forme d'actions revendicatives pouvant aller jusqu'à la grève.

Ce que je voudrais dire simplement c'est que cette petite phrase — apprendre à penser et à agir en termes de rapports sociaux — indique une étape de prise de conscience qui doit être assumée. Et elle ne devrait pas seulement être assumée par les salariés saisonniers du tourisme mais par toutes les catégories professionnelles qui interviennent dans le complexe touristique. Un tel langage exprime la logique de notre société industrielle qui est un logique conflictuelle parce que les intérêts de ceux qui peuvent *investir du capital* dans une industrie comme le tourisme ne rencontrent pas spontanément les intérêts de ceux qui ne peuvent que *vendre leur force de travail*, c'est le moins qu'on puisse dire. Penser et agir en termes de rapports sociaux, c'est assumer cette logique conflictuelle avec les pratiques qu'elle implique, allant de la revendication à la négociation jusqu'à l'action qui peut prendre un caractère plus dur, plus combatif.

Au regard des petites et moyennes stations il peut sembler abusif de parler de la logique conflictuelle du complexe touristique. On dit couramment qu'il y règne encore une atmosphère familiale ; les rapports interpersonnels sont privilégiés à l'hôtel ou dans le centre de vacances. Il est possible que *les initiatives locales et l'action des pouvoirs publics* favorisent davantage, dans l'avenir, l'extension des petites et moyennes stations qui bénéficient d'un jeu de relations plus humaines où entrent en osmose l'ancien pays, mieux respecté, et l'aménagement du cadre de l'activité touristique. L'ancien pays peut penser les *adaptations* nécessaires à son propre développement en repensant les formes de l'élevage et de l'agriculture, par exemple, quand c'est possible, comme il peut s'articuler aux activités touristiques et y avoir sa part de responsabilité. Des exemples parlent déjà dans cette direction, heureusement.

Les mouvements d'Action Catholique mettent en place des « Permanences-Saisons ». De quoi s'agit-il ? « Au début, elles voulaient être des lieux d'accueil, de détente, d'information... Peu à peu, avec le temps, elles ont pris — dans la population et dans la mentalité des jeunes — un cachet plus revendicatif... Comme les jeunes se trouvent très vite affrontés à des situations plus ou moins ambiguës, sans connaissance de leurs droits, beaucoup viennent d'abord pour un renseignement, une information. C'est une occasion pour leur demander avec qui ils peuvent en parler, s'organiser... Ce qui nous semble maintenant prioritaire, c'est d'amener le jeune à **penser et à s'organiser... ne pas se bagarrer pour lui tout seul** » (« Engagement », mai-juin 1979, p. 12). Ainsi des

Mais il faut voir en même temps que les gros moteurs de l'activité touristique, capables de répondre à la demande d'une clientèle de plus en plus nombreuse, demeurent et seront encore dans l'avenir les grandes stations de ski, avec des niveaux de standing différents, selon la clientèle qu'elles choisissent d'attirer. Ce qui commande leur type de publicité. Et la logique conflictuelle qui s'inscrit dans ces grands complexes est finalement la logique dominante de l'activité touristique. C'est là que travaillent le plus grand nombre des salariés saisonniers. On ne peut pratiquer la politique de l'enclave préservée. Il importe de former l'ensemble des jeunes saisonniers à la logique conflictuelle de notre société industrielle. C'est à partir de là que peuvent être pensées, d'une manière réaliste, les chances d'une communication plus humaine, alors même qu'elle est affrontée aux forces de division, aux cloisonnements et aux luttes sans merci qui commandent le processus d'industrialisation.

4^{me} Partie Les exigences de la communication

De l'expression-refuge à l'expression ouverte

Pour communiquer il faut se connaître, et se connaître c'est *se connaître à la fois personnellement et socialement*. C'est parvenir à repérer la place que l'on occupe dans un complexe social et parvenir, à partir de là, à affirmer sa propre identité, sa propre valeur d'homme.

Une telle pratique prend corps lorsqu'on travaille à favoriser tout ce qui peut permettre aux jeunes, aux hommes et aux femmes que sont les salariés saisonniers du tourisme, de

équipes de jeunes se forment-elles ; une solidarité prend corps. Dans un café, des saisonniers se sont organisés : par un système de roulement, ils peuvent prendre deux jours de congé par semaine. ►

se retrouver « entre eux ». L'accent porte d'abord sur ce « entre eux ». C'est d'ailleurs ce qu'ils font spontanément au cabaret, à la boîte de nuit, lorsqu'ils cherchent à se distraire avec les moyens du bord, et en imitant de loin les touristes.

L'enjeu de ce « entre eux » c'est l'identification de qui l'on est personnellement et socialement, et c'est l'élaboration progressive d'un langage qui va permettre l'expression de l'identification. S'exprimer, c'est déjà se libérer : une vieille leçon de la J.O.C. que sanctionne toute la science de la psychologie. Mais il y a plusieurs façons de s'exprimer.

Si vous prenez l'expression spontanée des jeunes saisonniers au cabaret, il s'agit dans la majorité des cas d'une expression repliée sur elle-même, d'une *expression-refuge* ; apparemment on rigole, on chahute, on flirte, on est « entre nous », à l'abri du regard du patron ou des « pékins », et on en profite ; mais en fait on se dit peu de choses. Les malaises, les insécurités, les traumatismes sont là, cachés, sous-jacents ; on ne sait pas trop comment en parler, on n'a pas les mots. L'ami de passage le sent, mais il ne peut tellement intervenir, il n'est que de passage. Il sent en même temps qu'il faudrait favoriser le passage de cette expression-refuge à une expression-ouverte.

Mais qu'est-ce qu'une *expression ouverte* ? C'est d'abord une *expression située*, c'est-à-dire une expression où l'on reconnaît que l'on fait partie d'un complexe social et que l'on y joue un rôle. On est un des pôles de ce complexe social, on occupe une certaine place. Le problème est d'apprendre à connaître ce pôle dans son rapport aux autres pôles : les patrons hôteliers, les animateurs de loisir, les professions libérales, les commerçants, les responsables des différents services touristiques, les touristes, les clients et enfin les pouvoirs cachés qui sont à la base des gros investissements industriels.

L'expression ouverte initie à un jeu de rapports qui apparaissent d'emblée comme des rapports conflictuels et qui ont à être reconnus comme tels. Elle permet de sortir du repli, de l'expression-refuge qui est toujours un réflexe d'infériorisation où jouent à la fois le rejet et l'imitation. Mais elle suppose, pour prendre sa stature, que soit bien mise au jour la logique

Dire que les travailleurs saisonniers ont une « situation marginale » signifie qu'ils sont encore plus dépendants que l'ensemble des travailleurs. Avec les « intérimaires », ils sont parmi les plus démunis. On observe toutefois que certains d'entre eux commencent à prendre conscience de leur situation et à agir. Ainsi peut-on reprendre ce titre de La Croix des 18-19 février 1979 et dire que « **les O.S. de la neige deviennent des O.S. tout court** ».

Les élus ont de plus en plus conscience qu'ils sont **dominés par l'administration**, celle-ci se considérant comme seule capable d'appréhender l'ensemble des problèmes et

conflictuelle du complexe touristique. Formation professionnelle, formation syndicale, formation sociale, formation politique doivent intervenir.

Les chances d'une communication humaine dans une logique conflictuelle

Il y a tout ce qu'il faut en l'homme pour qu'il s'enferme dans une logique conflictuelle. Les outils d'analyse que fournit le marxisme peuvent ainsi se durcir en schéma idéologique : *l'idéologie de la lutte des classes*. La réflexion qui suit voudrait montrer au contraire que *le fait de la lutte des classes* peut être vécu dans une dynamique libératrice.

La société industrielle s'organise comme un complexe de catégories professionnelles et selon que l'on est d'une catégorie professionnelle ou d'une autre, on appartient à une classe ou à une autre. Le concept de « classe » est un concept économique et social qui se fonde sur la place que l'on occupe dans le processus de production. Les salariés saisonniers du tourisme appartiennent à la classe ouvrière, quelle que soit leur origine sociale, du fait même de leur place, de leur situation salariale (ils ne peuvent que vendre leur force de travail) dans l'industrie du loisir.

Les moniteurs de ski, les guides de montagne, les petits patrons hôteliers, les commerçants appartiennent à la classe des professions libérales ; on peut employer aussi à leur égard le terme de « classes moyennes », qui est un terme plus englobant, recouvrant les fonctionnaires, les employés des différents services (on fait jouer alors un critère de mentalité : dans le monde urbain on parle des « cols bleus » et des « cols blancs »).

Les groupes qui sont les sources d'investissement des grandes chaînes hôtelières, comme de l'infrastructure des remontées mécaniques, appartiennent à la classe des gros propriétaires de biens de production ; à la classe des capitalistes, dit-on couramment. Ce schéma marxiste (simplifié) est indispensable si l'on veut comprendre et agir comme il convient.

Néanmoins, il faut bien souligner que les problèmes du

des enjeux « Ils nous demandent notre avis, mais ils ne font que ce qu'ils veulent, disent-ils. Le vrai pouvoir est dans les mains de la D.D.E. (Direction Départementale de l'Équipement) ». Il est vrai qu'au plan départemental les collectivités ne peuvent s'équiper que grâce à la Caisse des Dépôts et Consignations, dont le robinet est tenu par la DDE.

Qu'en est-il au plan local ? Divers **conseillers municipaux** sont notaires, entrepreneurs, agents immobiliers, propriétaires fonciers, etc. **Ils ont donc des intérêts** dans le développement du tourisme. Pour les promoteurs, les transactions se trouvent très facilitées par cet état de fait, comme le souligne « le rapport Bailly », présenté au Conseil Economique et Social, le 8 février 1977. Il faut aussi savoir que, très souvent, les commerçants ont la **mainmise sur les Offices de Tourisme et les Syndicats d'Initiative.**

pouvoir ont quelque chose de bien spécifique. Le pouvoir peut changer de mains, cela peut être l'aboutissement d'un processus révolutionnaire ou du simple jeu démocratique. *Mais il demeure toujours le pouvoir*, et le problème qui se pose, en société libérale comme en régime socialiste, est celui du contrôle des abus de pouvoir. L'expérience montre que ce contrôle peut devenir encore plus énigmatique en société dite socialiste qu'en société dite libérale. Nous sommes bien obligés d'être lucides sur ce point.

Pour autant, nous ne saurions oublier que les détenteurs du « pouvoir » sont trop souvent également détenteurs de l'« avoir », ou que du moins les uns et les autres ont trop souvent *partie liée*. Cela ne simplifie certes pas le problème et ne facilite pas la tâche. Mais là aussi, nous devons être lucides : la vérité de notre action est à ce prix !

Pour sortir alors du schéma durci que peut représenter l'idéologie de la lutte de classes, il faut d'abord opérer un déplacement d'accent. Une logique conflictuelle qui reconnaît le fait de la lutte des classes peut être vécue comme une logique de différences sociales qui pose inévitablement de graves problèmes de justice, c'est-à-dire des problèmes de reconnaissance du statut et des droits des partenaires sociaux d'un même ensemble de production. Si on veut gommer ces différences sociales, leur caractère conflictuel et les problèmes souvent dramatiques de justice qu'elles posent, sous quelque prétexte que ce soit et à partir d'un langage que les marxistes n'ont pas de peine à qualifier d'idéaliste (amour, charité, respect des personnes), on passe à côté de la réalité. On est sans prise sur elle.

L'enjeu de ce débat exigeant s'enracine dans un acte de foi. Je ne vais pas dire « foi en l'homme », parce que ce langage humaniste fait trop question dans notre société angoissée et en crise. Je dirai plus humblement : foi aux chances d'une communication humaine au cœur des différences sociales, de leurs cloisonnements, de leurs affrontements, de leurs luttes. Et cette foi conduit à une pratique dont les chrétiens n'ont pas l'apanage, et dont les marxistes aux-mêmes portent témoignage, parce qu'ils sont des hommes qui cherchent aussi un nouvel équilibre de notre société, au-delà bien souvent de leurs ana-

Sur la Côte vendéenne, au cours d'une journée de confrontation avec des élus locaux, des chrétiens notent : « Nous remarquons que les zones de développement touristique sont devenues des lieux de tensions exacerbées. Au point que, plus on a de responsabilités, plus on a de mal à trouver des **chemins de communication entre les divers groupes**. Notre risque, dans l'Eglise, est de noyer les tensions au nom d'une recherche trop rapide de l'unité et de la paix ». (Session du 24 mars 1979).

Quand des estivants et des gens du pays se rencontrent, comme cela s'est passé dans l'île de Noirmoutier le 19 juillet 1978... Les gens du pays découvrent le besoin de vacances du Parisien qui travaille 10 heures et fait 70 km par jour. Les estivants découvrent aussi la situation des agriculteurs de l'île : travail sur 12 hectares répartis en 65 parcelles appartenant à 37 propriétaires. On commence à s'interroger : les résidences secondaires se développent, l'île se vend, se dépeuple, vieillit... Que faire ? se demande un estivant ; partir ? Une certaine conscience se développe : rester **ne peut se faire à n'importe quelles conditions**.

Rencontre, recherche, confrontation, voilà ce qui se joue et doit encore se développer. En août 1978, une « permanence - saison » lançait une opération « porte ouverte » pour que des estivants et des travailleurs saisonniers se rencontrent. Le 24 mars 1979, 80 chrétiens de toute la côte vendéenne participaient à une série de « tables rondes », suivies de débats, avec des vacanciers, des jeunes saisonniers, des élus locaux, autour du thème : **quels hommes et quelles femmes sont façonnés par le tourisme ?...**

Quelques chiffres illustrent **les privilèges** dont certains jouissent particulièrement.

	cadres supér. prof. libérales	ouvriers
sont parties en vacances		
• été 1976	83,8 %	52,1 %
• été 1977	90,4 %	48,8 %
possèdent une résidence secondaire	18 %	4,5 %
ont fait du ski, l'hiver 75-76	53,1 %	9,2 %
bateaux de plaisance		
pour 1.000 personnes	146	5

lyses et du matériel idéologique qui fonctionne dans le thème de la lutte de classes.

La base d'une telle pratique repose sur le thème de l'échange, de la circulation de l'avoir, du pouvoir et du savoir au sein d'un complexe social. Les partenaires sociaux d'un ensemble social ne disposent pas du même avoir, ni du même pouvoir, ni du même savoir, et la recherche d'un équilibre ne peut reposer sur la vision imaginaire d'une égalité à établir à tout prix. La recherche d'un équilibre (recherche onéreuse et parsemée de beaucoup d'obstacles) repose sur le fait qu'aucun groupe humain dans un ensemble social ne peut confisquer à lui seul l'information, la connaissance, les biens, les pouvoirs de décisions et d'organisation, le jeu des responsabilités. Ces données fondamentales d'une vie sociale sont faites pour être échangées, partagées ; elles doivent circuler de partenaires sociaux en partenaires sociaux, en tenant compte des fonctions, des rôles, des responsabilités, en tenant compte de la place occupée par chacun dans le complexe social. Tout blocage abusif par une classe sociale provoque des ruptures et, par là, devient source de destructuration et d'aliénation.

C'est la vision de base, encore très théorique. Mais elle permet déjà de préciser l'enjeu des engagements, des responsabilités à prendre, des luttes et des combats à mener dans un complexe social. Dans le complexe touristique elle permet de poser certaines questions importantes : *où sont les facteurs de blocage* qui empêchent l'échange et la circulation des biens, des services, des responsabilités, des connaissances et de l'information ? Et, en conséquence, que peut-on faire ? dans quels sens agir ? Nous allons dégager quatre pistes :

a) La concentration du pouvoir, du savoir et de l'avoir entre les mains de certains privilégiés

Cette concentration est le fait massif qui marque le libéralisme économique et, à l'échelle d'un complexe touristique,

A ces chiffres émanant de l'INSEE et du Secrétariat au Tourisme, il faut ajouter cette réflexion du Directeur du Tourisme : « En 1977, les bateaux de plaisance stationnés en Méditerranée ont vogué 35 heures. Et six millions de résidences secondaires ont été fréquentées pendant une moyenne de 20 jours ! Le gaspillage atteint vraiment des sommets ! » (M. Serieyx, « Le Monde », 24 mars 79).

Est-ce à dire qu'il faille désirer voir les ouvriers accéder aux privilèges des cadres supérieurs et professions libérales ? Le véritable objectif n'est-il pas plutôt de faire advenir **un autre tourisme, une autre société** ? Voici ce que dit un travailleur saisonnier de la neige : « Le tourisme de montagne, tel que le capitalisme l'a implanté et imposé, a asservi **les travailleurs** qui sont chargés d'accueillir des gens en vacances. Il a rendu un peu plus silencieux **les gens du pays**, sans doute parce qu'ils se sentent dépossédés de leur terre et de leur montagne. Ce tourisme est passé à côté des **vacanciers eux-mêmes** : ils sont conduits à « consommer de la neige, du ski, du loisir », mais ils ne vivent pas de la richesse de la montagne. Ce tourisme-là est à combattre ». (Revue des ouvriers du CMR, mars-avril 1978).

Il faut aussi penser aux **travailleurs qui font d'autres « saisons »** : pommes ou vendanges, betteraves à sucre ou pommes de terre, ramassage des carottes ou expédition des huîtres... Sans oublier que, parmi eux, il y a des immigrés dont la situation est peut-être encore plus précaire. On peut lire, à ce propos, les pages 5 à 8 de la revue « Engagement », mai-juin 1979.

le phénomène est aussi patent que dans bien d'autres secteurs de l'industrie. Le combat syndical et politique met en cause cette concentration. Et je voudrais souligner (en passant sur bien d'autres aspects) que le combat syndical permet une expression située et ouverte, même si elle a la forme dure et combative d'une discussion de revendications et d'une négociation des salaires et des conditions de travail. La communication joue dans le combat syndical, elle oblige les partenaires à se révéler les uns aux autres, alors que dans la soumission passive ou dans les compromissions et les démissions qui se cachent sous le jeu de la bienveillance et de la compréhension, elle ne parle pas véritablement. La communication humaine ne peut être à sens unique.

*b) L'indépendance trop exclusive
de certains partenaires sociaux
(classes moyennes et professions libérales)*

Cette indépendance est un comportement qui caractérise assez fortement les classes moyennes et les professions libérales. Dans une station de ski, petits hôteliers, moniteurs de ski, guides de montagne se contentent trop souvent de « faire leur commerce » alors qu'ils sont aussi des facteurs de communication. Ils occupent une position privilégiée dans les rapports qui se jouent entre les services touristiques, les salariés saisonniers et les clients. *Le mercantilisme tue la communication humaine*, et l'indépendance économique qu'on peut y acquérir est souvent au prix de la perte d'un véritable goût pour sa profession. Il suffit d'écouter les uns et les autres dans une station.

*c) La déficience de certains autres partenaires sociaux
(salariés saisonniers)*

Le terme de « déficience » veut dire ici qu'ils ne parviennent pas à faire entendre une voix cohérente dans l'ensemble social. Cette déficience est encore trop caractéristique des salariés sai-

Quelques efforts sont entrepris pour que les partenaires sociaux puissent « se dire », dans leurs propres problèmes et dans la reconnaissance des problèmes des autres. Il en a déjà été question, dans ces notes. Complétons-les par ces aspects développés dans un tract remis aux estivants de la côte vendéenne : « l'espace, vous en manquez, mais chez nous aussi la terre est disputée ; la mer, elle vous attire, mais elle nous fait vivre et nos activités marines ne sont pas sans problèmes... Nous sommes heureux de vous recevoir mais pas à n'importe quelles conditions, ni pour vous, ni pour nous. Nous ne voulons pas que les vacances deviennent une industrie dont nous serions les manœuvres et vous les consommateurs, tout juste bons à dépenser le plus d'argent possible pour le seul profit des quelques bénéficiaires de l'entreprise «Loisirs».

Bien sûr cela ne changera pas d'un seul coup.

Mais déjà si nous connaissons mieux ce que vous vivez pendant 11 mois, si vous apprenez quelle est notre vie pendant que vous êtes en vacances et tout le reste de l'année, un pas sera déjà fait.

Nous nous apercevrons que vos problèmes et les nôtres sont assez proches et que pour beaucoup nous partageons le même idéal de justice et de fraternité.

Alors, si nous prenions chacun un peu de temps pour nous rencontrer... ? ».

sonniers, elle a été suffisamment évoquée, et nous sommes conscients des *exigences de formations et de conscientisation* qui peuvent conduire à des bases de présence et d'action suffisamment réfléchies. *Qui sommes-nous et qui sont les autres ?* Le passage de l'expression-refuge à l'expression ouverte doit permettre de répondre progressivement à cette question, sur la base de l'affirmation des droits indispensables à une vie de travailleurs.

d) Le manque d'interrelation entre les différents partenaires sociaux

Ce dernier point indique l'enjeu d'une tâche exigeante. Si l'on ne veut pas que la logique conflictuelle inhérente à un complexe touristique se referme sur elle-même et devienne un engrenage de violences sourdes ou brutales, il est nécessaire de favoriser les temps et les lieux qui peuvent permettre aux partenaires sociaux de se dire les uns aux autres dans leurs propres problèmes et aussi dans la reconnaissance des problèmes des autres.

Détentes, *fêtes et aussi confrontations sérieuses* qui peuvent prendre corps à telle ou telle occasion peuvent permettre l'échange des préoccupations et des soucis et aussi la mise au clair progressive des conflits existants ou latents.

Là, sans doute, l'effort d'une pastorale ecclésiale, lucide sur les réalités conflictuelles, peut jouer un rôle majeur. Elle doit savoir ménager les étapes et les relais qui peuvent permettre d'aboutir à une pratique d'interrelations. Elle ne peut télescoper l'exigence de la connaissance de leur propre identité sociale et personnelle par les différents partenaires de la vie d'une station. Elle doit sans doute se laisser guider par la *patience* qui a certainement quelque chose à voir avec l'écoute en profondeur de l'Évangile dans la vie des hommes. Pâtir, c'est écouter et accueillir pour libérer les véritables sources de la vie. La mémoire et l'imagination créatrice ont à intervenir comme les révélateurs d'un « vivre autrement » dont la communication humaine est la source privilégiée.

Quelques mots de conclusion

Notre société industrielle nous met constamment devant les yeux l'affrontement des forces de vie contre des forces de mort. Parler des chances de la communication au cœur même des conflits qui grèvent notre société, c'est parler de l'affirmation des forces de vie. Mais un chrétien qui a appris à méditer la Croix du Christ sait que l'affirmation des forces de vie prend trop souvent dans notre humanité la figure de l'exclu, du marginal, du crucifié, la figure de la Lumière qui est venue dans le monde mais que le monde n'a pas reconnue nous dit le Prologue de l'Évangile de Jean. Les exclus et les marginaux de notre société nous disent l'appel de la Vie partout présent, mais trop souvent bafoué et renié. Et pourtant la Résurrection éclaire ceux qui ont misé leur vie sur la Pâque, sur le mystère pascal de Jésus Christ. La Croix ne conduit pas à une méditation morbide, pessimiste, sacrificielle. Elle initie à la victoire de la vie sur la mort.

L'analyse que j'ai essayé de faire est commandée en son fond par cette lecture du mystère pascal de Jésus Christ. La force de cette lecture c'est qu'elle permet à la fois d'être lucide sur les dégradations, les défigurations, la mort que les hommes ne cessent de produire dans leur vie sociale, et de miser constamment à nouveau sur le Don et la Promesse de Vie qui sont à l'œuvre en tout cœur d'homme, et d'autant plus à l'œuvre que l'Esprit de Jésus Christ y est accueilli.

Vacances

Du temps pour lire...

Nous présentons de temps en temps, dans la lettre aux Communautés, des notes de lecture sur divers ouvrages. Ainsi, dans le numéro 73, Jean Vinatier donnait quelques aperçus sur « l'homme et la vie » de Gabriel Fragnière, « le corps humain », de Michel Legrain, « L'Évangile au risque de la psychanalyse », de Françoise Dolto, « le mal d'isolement », de J. de Chevron-Villette, etc.

Dans les numéros suivants, vous avez pu trouver une recension du livre de Jean-François Six : « le courage de l'espérance, les dix ans qui ont suivi le Concile » ; de celui de Christian Duquoc : « Dieu différent » ; de cet autre de Bruno Chenu : « Dieu est noir ». Rappelons encore : « le cardinal Liénart et la Mission de France » de J. Vinatier et « la tendresse n'est pas une maladie » de Stan Rougier.

Nous avons également présenté quelques extraits de « Naitre » et « Mourir » de Jean Debruyne, aux éditions Desclée et de « le sang et l'espoir, ces chrétiens d'Amérique latine » de Charles Antoine, au Centurion.

Avant la grande transhumance de l'été, nous prolongeons cette présentation d'ouvrages par diverses recensions qu'a bien voulu nous communiquer Jean Vinatier, qui peuvent, avec les notes précédentes, fournir quelques indications pour des lectures de vacances.

Ce que je crois

F. Giroud - J. M. Domenach

Ceux qui vivent la Mission dans le monde d'aujourd'hui sont presque toujours engagés dans une action, qui est dialogue ; et c'est à ce prix que le dialogue portant sur les recherches de la foi peut être véritablement une action. Dans cette perspective je voudrais rendre compte d'un certain nombre de livres récents. Tous n'ont pas la même importance. Tous nous invitent à prendre du recul.

Ce que je crois. La célèbre collection de chez Grasset arrive à son 20^e titre. L'éditeur invite des personnes bien connues, arrivées à l'âge où elles peuvent jeter un coup d'œil global sur leur œuvre comme sur leur existence, de nous livrer *l'essentiel de leurs raisons de vivre*. Chrétiens, agnostiques, athées ont tour à tour témoigné. Il y a quelques années j'avais essayé de mettre en parallèle dans la L.A.C. deux de ces témoignages : celui de Jean Rostand et celui de François Mauriac. Une occasion semblable m'est offerte aujourd'hui par les livres de Françoise Giroud

et de Jean-Marie Domenach.

Françoise Giroud. C'est la première fois qu'une femme est invitée à parler dans cette collection : signe des temps. Mais ce qui n'est pas moins significatif c'est que cette femme se proclame, sans restrictions, non pas agnostique, mais athée : on est loin des schémas hier admis trop facilement affirmant que la femme était plus « religieuse » que l'homme.

Jean-Marie Domenach, successeur d'E. Mounier et d'A. Beguin, à la direction d'« Esprit », est un chrétien bien connu, militant dont la foi est aussi exigeante que fidèle.

Ces auteurs sont tous les deux journalistes, tous les deux engagés politiquement bien que de façons fort diverses. On n'a pas oublié les brillantes chroniques de l'Express de F. Giroud, ni son passage au ministère de la condition féminine. Son témoignage se lit d'un trait, aussi pétillant que le champagne qui coule au cours des réceptions mondaines. On reste ébloui par

tant d'à propos, d'acrobatie d'esprit, par ces phrases courtes, étincelantes, cinglantes, mais on se demande ensuite ce qu'elles recouvrent vraiment.

Contraste frappant : les phrases de J.M. Domenach sont, à son image, denses, construites avec soin et aucune d'entre elles ne laisse indifférent. Il bâtit un édifice pour la pensée : ce n'est pas l'heure de la récréation.

F. Giroud essaie de nous faire comprendre son athéisme, à partir des auteurs qui ont marqué sa vie : Renan, Nietzsche, Monod. J'y découvre également la pensée de Sartre et le non-sens de toutes choses. Il y a cependant une contradiction interne à ses affirmations : d'une part la science moderne, la biologie surtout, lui *explique tous les mécanismes de l'évolution*. De l'autre, cette science la laisse sur sa faim de connaissance. D'où ces affirmations qu'il n'est pas facile d'harmoniser : « Plus nous en savons sur ce qui nous fait courir, moins nous savons courir avec allégresse... Je crois que le sens moral a des racines biologiques... La science a conduit (l'homme) devant le gouffre de ténèbres froi-

des, montrant qu'il n'y a ni finalité de l'homme, ni justification de sa condition... J'éprouve de façon constante le regret de ce que je n'ai fait, ni ne ferai jamais ».

Jean-Marie Domenach connaît bien lui aussi les « témoins du soupçon » ; mais il y ajoute les philosophes athées qui se sont voués, constructeurs d'avenir, spécialement Freud et Marx. Il faut lire les pages capitales qu'il consacre à la recherche la plus profonde de Marx sur le problème des « valeurs » (p. 164 et sq). Car on sait qu'il est disciple de Mounier et que ce dernier, avec « Esprit », avait entrepris bien avant la plupart des autres chrétiens, un *dialogue rigoureux avec le marxisme* et avec les marxistes.

Quant à Monod, qui satisfait F. Giroud, J.-M. Domenach y découvre, avec la plupart des philosophes, la faille qui lézarde l'édifice : « Il fallait rétorquer à Monod que son édifice supposait une foi incomparablement plus mystérieuse, aventureuse, absurde que celle de ces demeurés de chrétiens. Il fallait lui objecter que sa morale, fondée sur la rigueur, la science et l'héroïsme de la con-

naissance, si honorable fut-elle, n'avait pas de quoi répondre à un seul cri de souffrance, au moindre des besoins d'amour, parce que la morale concerne ce que nous devons faire avec nous-mêmes, et avec les autres, non pas avec les mandibules d'hominiens, les atômes et les molécules, du moins pas directement. *Jamais la science ne fondera une morale* ».

Il est probable que F. Giroud accepterait cette dernière phrase. Car elle se trouve fort embarrassée pour répondre aux appels de justice — plus que d'amour — qui sont en elle. C'est du reste, dans ce domaine, que son témoignage reste court. En effet, comme l'a fort bien vu le critique C. Mauriac, « C'est un *Ce que je ne crois pas* qu'avant tout F. Giroud a écrit, en commençant par la mort de Dieu ». J'avoue que je suis quand même étonné de *la légèreté avec laquelle elle parle de la foi*, continuant à croire, par exemple que ceux qui prient y sont poussés par la peur ou par la souffrance et non par l'amour. « Personne n'a jamais su me convaincre que Dieu est amour... », ce Dieu qui est inscrit aux « abonnés absents ». Elle ajoute d'ail-

leurs : « L'amour, devenu sans objet, n'entretient aucun foyer de lumière ». Que l'on réfléchisse à cette phrase décisive et finalement tragique. Elle s'explique sans doute par le fait que cette femme semble n'avoir jamais entendu parler du Christ et de l'Évangile, et — peut-être à cause de cela — *n'avoir jamais rencontré un chrétien vivant aujourd'hui au cœur des luttes humaines*. Il est probable que ce genre de recherches ne l'intéresse guère, car elle confond allègrement la naissance virginale de Jésus avec l'Immaculée conception et rajeunit Calvin apparemment d'un siècle...

Ceci n'engage guère à un dialogue constructif, qu'on souhaiterait pourtant, au moins au niveau de la Justice. Mais, avoue-t-elle, « je ne crois pas que la justice règne jamais — et ceci pour deux raisons : parce que je crois qu'il n'y a pas de bons régimes... parce que l'injustice n'est pas dans les lois, elle est en chacun de nous ». Cette dernière affirmation pourrait ouvrir une porte. Mais en réalité elle ne le fera pas. Car, pour F. Giroud, tout est négatif. Elle ne croit plus en Dieu depuis sa jeunesse. Et voici que

progressivement, les expériences d'une vie pourtant riche en rencontres l'amènent à confesser qu'elle ne croit plus, ou si peu, en l'homme.

« Je crois à l'avenir de la non-violence collective, déclare-t-elle par exemple, non parce que l'Homme deviendra bon, mais parce que le prochain des grands incendies de l'Histoire pourrait être le dernier. Et que nous le savons ». Elle ajoute d'ailleurs ces paroles, pour une fois positives : « La non-violence individuelle est la seule attitude que, pour ma part, je respecte entièrement et que je voudrais être capable d'observer. Non par grandeur d'âme... Mais par conviction que c'est la Voie Royale qui conduit à la Paix ».

C'est pourquoi, malgré quelques pages émouvantes, ce livre si bien écrit laisse un goût de cendres. Et je ne sais trop comment les chrétiens peuvent affronter leur foi avec des athées de cette lignée, sinon en respectant leur témoignage et en essayant d'être plus vrais avec eux-mêmes.

Est-ce parce qu'il a rencontré beaucoup de femmes comme F. Giroud que J.M.

Domenach avoue très simplement : « Il est devenu plus difficile de prouver l'existence de l'homme que de prouver l'existence de Dieu ». Mais il faut ici citer tout le passage : « On a crié : Dieu est mort, puis « l'homme est mort ». Nous voyons bien maintenant qu'ils sont morts l'un et l'autre, car ce qui est vraiment mort, d'usure et d'abomination, c'est un certain rapport de l'homme à Dieu, rapport de détournement et d'exploitation. Acceptons de bon cœur l'inversion que pratique l'athéisme : ce n'est pas l'homme qui dépend de Dieu, c'est Dieu qui dépend de l'homme. Donc quiconque témoignera pour l'homme, d'une certaine façon témoignera pour Dieu : c'est la logique de la démystification selon Althusser, pour qui toute idéologie du sujet porte avec soi le danger permanent d'une renaissance de la paternité divine ».

J'accueille bien volontiers, pour ma part, cette requête, car elle va plus loin qu'un raisonnement logique. Mais je crains que, pour un athée conscient, elle soit un peu du même ordre que la fameuse preuve de St Anselme que nous apprenions sur les bancs du séminaire. Je crains

qu'elle ne soit lumineuse que pour une famille d'esprits assez restreinte. Mais qui sait ?

Il reste que le livre de J.M. Domenach est une œuvre qui aide à penser. Qu'on lise ce qu'il dit sur cette rage qu'ont certains personnages de détruire leur enfance ou leur jeunesse. « L'impuissance à vivre avec son enfance dans une période où déclinent les signes extérieurs de la croyance atteste une grave faiblesse de la personnalité, qui devrait être une contre-indication aux professions thérapeutiques dans lesquelles affluent ces gens qui sont mal à l'aise avec eux-mêmes ». On a compris qu'il pense à tous ceux qui sur les ondes ou à la télé, ont remplacé les prêtres, pour entendre « en confession les mères inquiètes et les filles pécheresses ».

Partout, des raccourcis saisissants :

« Tout ce qu'on fait con-

tre sa conscience contribue à construire l'enfer... L'enfer, lieu où tout le monde parle en même temps et ne dit plus rien, où aucune parole ne peut plus toucher personne ».

« Il faut être brouillé avec beaucoup de gens si l'on veut rester fidèle à l'essentiel de ce que l'on croit ».

« Une époque se vit et se comprend à ses frontières ».

« Je veux vivre dans un monde où je puisse encore regarder les étoiles ».

Ce livre doit susciter des contradictions. Certaines pages sont dures, car l'auteur ne ménage pas les « modes » intellectuelles ou spirituelles de notre époque. Peut-être, à cause de la nostalgie de ce qu'aurait pu être le grand dessein du personnalisme chrétien, dont il analyse lucidement les causes d'échec. Il ne peut pas laisser indifférent : *on y respire sur les hauteurs de l'espérance.*

Histoire de l'Eglise par elle-même

(Fayard)

Retour aux sources : les chrétiens conscients le font de plus en plus. Incontes-

tablement le renouveau biblique commence à porter des fruits et nourrit ce

qu'ils croient. Mais il y a une autre source qui est encore, par eux, fort peu explorée : il s'agit de l'*Histoire de l'Eglise*. Interrogeant sur ce sujet les chrétiens du Lot et Garonne, au cours de nombreuses sessions, ils n'ont pas hésité à me dire — et à déplorer — leur ignorance dans ce domaine, à un moment où l'intérêt pour l'histoire vécue devient sans cesse plus grand. On sait par ailleurs le rôle que le marxisme reconnaît à cette discipline scientifique. Il n'y a rien d'aussi éclairant, d'aussi éducatif que d'écouter les chrétiens de chaque époque — ou leurs contradicteurs.

Or voici que vient de paraître un excellent instrument de travail répondant exactement à ce souhait : *Histoire de l'Eglise par elle-même*. Ce sont les textes majeurs qui ont été étudiés et commentés à l'Ecole de la Foi de Fribourg, en Suisse, fondée par le Père Loew.

• Pour chacune des quatre grandes époques étudiées (l'Eglise antique ; l'Eglise du Moyen-âge ;

l'Eglise des temps modernes ; l'Eglise contemporaine), nous disposons de textes qui s'organisent autour de sept thèmes centraux : L'Eglise Communauté ; de la connaissance de Dieu ; l'expérience chrétienne ; Culte et dévotions ; Eglise et charité ; la mission chrétienne ; l'Eglise et l'Etat.

• Sans doute on peut regretter de ne pas y voir figurer tel texte majeur qui nous tient à cœur : mais c'est le propre de tout livre de ce genre de faire des choix, et l'on peut compléter personnellement par ses propres références.

L'étude d'un tel ouvrage est véritablement tonique. A une époque où tant de chrétiens sont finalement *si timorés devant les changements à opérer*, et ceci à tous les niveaux, combien il est réconfortant de voir *quelle étonnante liberté a su prendre l'Eglise quand était en jeu le message central de Jésus*. Combien il est révélateur également de réfléchir sur tant d'*occasions manquées pour l'Evangile*, au cours des siècles !

Les Couples et l'Eglise

P. de Locht — (Le Centurion)

Je parlais des « occasions manquées ». Est-ce que, durant le Concile il y en eut quelques-unes ? L'avenir le dira.

Je pense à cette Commission créée à la fin du Concile pour étudier les problèmes de la fécondité des foyers à la lumière des découvertes récentes de la science à ce sujet. Il s'est alors produit deux événements importants qui posent à l'Ecclésiologie des questions délicates.

• Le 23 octobre 1964, le pape constituait une Commission de spécialistes pour étudier les problèmes de morale conjugale, se réservant de prendre *personnellement* la décision finale. En conséquence, le Concile était dessaisi de cette question importante.

• La Commission, qui continua son travail en 1966, après la clôture du Concile, aboutit à un texte, voté à une très substantielle majorité, qui fut remis au pape le 25 juin. Un mois plus tard, le 25 juillet, paraissait l'encyclique « *Humanae Vitae* » qui entérinait, à l'étonnement gé-

néral, les positions de la petite minorité de la Commission pontificale...

Dans le livre « *Les couples et l'Eglise* », le père P. de Locht, qui fit partie de cette Commission pontificale et y joua un rôle actif, retrace en détail l'histoire de ces mois dramatiques. Les arguments des commissaires y sont longuement développés. Tous ceux qui s'intéressent à ces problèmes trouveraient, dans ces pages, ample matière à réflexion. Je signale en particulier (p. 100 et sq) la position de nos frères orthodoxes que, pour ma part, je trouve finalement *plus évangélique que les recherches de la « casuistique » occidentale*, aussi émouvantes et légitimes soient-elles. J'ajoute enfin que tant que l'on parlera de la sexualité seulement sur le mode conjugal — qui reste le plus normal et le plus significatif — sans intégrer dans une synthèse vivante toutes les composantes de cette réalité humaine fondamentale, y compris le célibat choisi pour le royaume, ainsi que les diverses manifestations

de l'amitié et de l'amour, on ne satisfera vraiment personne. Il n'est pas impossible que l'impasse signalée plus haut, et qu'analyse si longuement P. de Loch, vienne de ce manque de lumière globale. Je crois que les éléments exis-

tent dans Teilhard de Chardin et divers auteurs contemporains. Qui nous donnera la synthèse attendue ? Un groupe de théologiens, d'exégètes et de pasteurs à l'écoute de ceux qui vivent l'Amour dans la joie et dans la souffrance ? Pourquoi pas ?

Nous cherchons le bonheur

J.-F. Six — (Desclée de Brower)

Ce que je crois : cela se traduit souvent, de nos jours par : *ce que je voudrais croire*. Un mot polarise aujourd'hui toutes les aspirations : LE BONHEUR. A tous ceux qui réfléchissent sur cet appel lancinant (mais les Béatitudes ne sont-elles pas au cœur de l'Évangile ?), à tous les éducateurs et à tous les jeunes désireux de tracer eux-mêmes leur chemin, le livre de *J.-F. SIX* : « Nous cherchons le bonheur » apportera des éléments positifs et des pistes de recherche. Il n'y a pas en effet de « bonheur » en soi : mais il y a *des repères concrets à prendre en compte*. Les groupes de « Brèche » ont aidé à pré-

ciser ces repères. Des expressions significatives reviennent sans cesse : étreindre le moment présent ; vivre intensément des temps de bonheur ; priorité sur les revendications qualitatives ; la non-violence comme force d'aimer ; promouvoir les chemins différents de bonheur ; refus des paradis artificiels, etc...

Une seconde partie s'ouvre sur une question inhabituelle : « Jésus est-il un homme heureux ? ». Quelques-uns des grands spirituels qu'a longuement étudié J.F. Six. (Thérèse de Lisieux, Charles de Foucaud) nous donnent le témoignage que *les Béatitudes évangéliques peuvent vraiment être vécues*.

Chants du Silence et Folk psaumes

Alain Lebret — Jean Debruyne
(Le Centurion) (Droguet-Ardant)

« *Ce que je crois, je le chante !* » Il me semble qu'on pourrait définir ainsi les recueils de prière souvent rythmée, qui continuent à se succéder et à se vendre. La redécouverte des psaumes en particulier est significative de la recherche des hommes et des femmes les plus engagés dans les luttes pour la justice et pour la paix.

« Les psaumes, en effet, expriment la foi et les doutes, l'espérance et les inquiétudes, la joie et les souffrances d'hommes qui osent tout dire, voire même crier, à la face de leur Dieu... d'hommes aussi profondément enracinés dans l'histoire de leur peuple, solidaires des petits, des exploités auxquels ils prêtent leur voix... tout le contraire de prières-refuges ou évasions ».

Ces lignes servent de préface aux psaumes d'Alain Lebret : « *Chants du silence* ». Elles sont aussi vraies pour les psaumes transposés par Jean Debruyne : « *Folk Psaumes* ». Il dit du reste : « Il ne s'agit pas de répéter, mais de transposer

selon notre cœur et notre imaginaire habités par l'Esprit, *inventer notre propre cri de croyant* ». N'est-ce pas une très vivante définition de la prière de tous jours ?

Chacun des deux auteurs a mis sa marque propre. Les psaumes de J. Debruyne sont manifestement faits pour être chantés ; ceux d'A. Lebret se proclament avec bonheur. Tous deux ont des trouvailles qui nous entraînent.

Heureux le cœur brisé
du mal de l'autre
la vie l'attend
et tendrement le brûle.



Au chevet d'agonisant
ne viens pas pour voir
ne parle pas
ne te tais pas
ne fais pas semblant



Que la pudeur habite ta
tendresse
la vérité tes larmes...
Que ta main sur la main
n'ait pour excuse
qu'un amour dévorant
et si la mort fait signe
deviens enfant.

(A. Lebret ps. 41)

Il y en a que je ne nomme-
rai pas

Leur mère était star ou
vedette

D'autres sont nés dans leur
peau noire

portant un nom en minus-
cule...

Il y en a que je ne nomme-
rai pas

Leur berceau était un
tiroir...

Pour moi, c'est Dieu
Qui est ma mère

Du raisin la loi fait du vin
De l'épi la loi fait du pain
De l'été la loi fait l'automne
D'un baiser la loi fait un
homme

De ton Dieu, la loi fait un
frère

La loi est une chanson
d'amour.

(J. Debruyne ps. 118).

Jésus pour les Athées

M. Machovec — (Desclée)

J'aurais aimé parler longuement de ce livre, à vrai dire étonnant. Ce n'est pas un des moindres paradoxes de notre temps que l'intérêt suscité par Jésus auprès de non-chrétiens. La Collection « Jésus et Jésus-Christ », dirigée par un professeur de l'Institut Catholique de Paris, comprend déjà un certain nombre d'ouvrages. Celui que je viens de lire me semble, à bien des titres, exceptionnel. Car peu de gens imaginent avec quel respect, au prix de quel travail biblique longuement poursuivi, ce professeur tchèque a voulu dépasser les jugements sommaires

et se rendre compte à lui-même d'abord, avant de le faire pour les autres, qui est vraiment Jésus de Nazareth et quelle est la portée de son message. Il s'interroge, « sur la place à faire aux considérations d'ordre éthique dans l'organisation des sociétés ; sur le sens et la portée de la fragile et irrépressible espérance en un avenir fraternel ; sur la nécessité de dénoncer tous les pharisaïsmes, légalismes, et autres bureaucratismes ; sur l'importance à reconnaître à ces « valeurs spirituelles » que sont, par exemple, l'abnégation et le sens du service (gratuit) et même sur l'indispensable

ouverture à une possible « conversion du cœur » ! ».

(Préface).

Au fil des pages on est arrêté et l'on se prend à méditer ; on oublie que c'est un « athée » qui parle, on croit entendre la voix familière de tel ou tel grand mystique.

« L'importance dramatique de cette histoire correspond exactement à l'importance des questions dont le message de Jésus se fait l'écho. Et c'est au nom de ce message que le monde occidental a véritablement commencé sa « longue marche » à travers l'histoire.

« Ce qui est arrivé "en son nom" (Actes 3,16) n'a pas d'équivalent dans l'histoire, ni en extension, ni en intensité ».

Il faut lire, en les accueillant, de nombreuses pages. Par exemple, l'étonnant commentaire du Notre Père (p. 118 et sq) « Notre Père... que béni soit ton rayonnement... que ta volonté soit faite en ce Royaume futur tout comme maintenant, dans notre vie... Donne-nous dès aujourd'hui le pain de demain... ».

Ce que Jésus dit de l'enfance et de l'enfant, n'est

pas moins révélateur : « Si Jésus avait besoin de s'identifier aux enfants, ce n'était pas par quelque amour sentimental de l'enfance... Jésus vivait cela de tout son être... parce qu'en Jésus la « parole » s'identifiait totalement à l'être... L'enfant peut tout entier être fasciné par une seule chose, et comme Jésus l'exige, il est à même de se laisser attirer par le Royaume de Dieu... En réalité, il y va des exigences de tout homme mûr, qui veut s'élever contre les tendances intéressées des classes égoïstes ou des civilisations fétiches négatrices de l'homme ».

Les pages sur l'attitude de Jésus par rapport à la violence ne sont pas moins révélatrices : « De tels points de vue moraux sont tout à fait originaux dans l'histoire même du monde. Il s'agit en effet d'affronter en termes neufs le vieux problème de l'intimité humaine, de la vengeance, de l'usage de la force... Ce qui est neuf, c'est la radicalisation de ces exigences (celles de l'amour des autres) qui, désormais, doivent aussi viser l'amour des ennemis... Le pardon n'a pas sa source dans la faiblesse... Ce qui est visé c'est l'intérêt qu'on porte aux autres, à

leur avenir, à leurs capacités de croire et de se convertir... Ce qui est proposé c'est un exemple de ce que peut exiger l'activité maximale de l'homme ».

Qu'on me permette de citer encore cette phrase-clé : « Le message de Jésus est sans équivoque possible. D'un côté on trouve une exigence maximale à l'égard de soi-même, exigence qui viendra uniquement de l'intérieur ; et en même temps, pour cette raison ; on rencontre une indulgence et une patience maximale à l'égard des autres ».

Oui, il faut lire ce livre car ce que croit M. Machovec sur Jésus est sans doute plus décisif que ce qu'il ne croit pas. Il me semble que si les chrétiens, en ce qui concerne leur foi, travaillaient avec autant d'ardeur et de lucidité sur les sources, bien des choses changeraient, y compris le dialogue avec les marxistes de bonne volonté.

De plus ce livre nous laisse en face du mystère le plus profond : celui de

l'adhésion libre de notre être à tout le message de Jésus, y compris ce qui concerne sa résurrection. Les pages de Machovec sur ce sujet ont beaucoup à nous faire découvrir. Et on s'interroge sur ce qu'après une fréquentation aussi lumineuse de Jésus, l'auteur garde de réticences concernant la foi des chrétiens. Peut-être une constatation historique en donne un peu la raison : « on assiste à un phénomène étrange. Des riches se convertissent à Jésus, mais ils n'en continuent pas moins d'opprimer les pauvres et de les citer en justice, « diffamant le beau nom qu'on invoquait sur eux » (Jac. 2,6-7) ». Mais il y a surtout le respect suprême d'une conscience qui nous dit en terminant : « Entre ceux qui ont compris et ceux qui veulent ignorer le message de Jésus, ce qui est en jeu, c'est l'homme lui-même, avec son présent et son avenir, ses victoires et ses échecs, son amour et sa souffrance, son désespoir et finalement aussi son inextinguible espérance ».

Divers

En terminant je voudrais signaler quelques dossiers qui pourraient être utiles aux uns ou aux autres, suivant leurs recherches :

● **Dossier Jésus** : recherches nouvelles (Le Chalet). Une série d'articles, de très inégale portée, repris de la revue Jésus. Une vingtaine d'auteurs, quatre thèmes : Jésus aux origines ; Jésus au XIX^e et XX^e siècles ; Jésus dans les chemins actuels du savoir ; Jésus dans les sciences.

● **Actes de la 14^e conférence internationale de sociologie des religions.** (CISR. 39, rue de la Monnaie, 59042 Lille).

Etudes diverses sur le symbolisme et ses métamorphoses actuelles. « Dimension sociale du symbole ». « La structure symbolique de l'action » (P. Ricoeur). Dieu et l'Eglise dans le symbolisme de la classe ouvrière ». (A. Nesti) etc. Il faut aussi signaler une étude de J. Potel : « Mort et autre-mort, leur symbolique dans les Mass-media ».

● **Les femmes d'aujourd'hui et l'Eglise.** Supplément de la Vie spirituelle (Décembre

1978, Le Cerf). Un dossier sur ce que croient et désirent les femmes, et écrit par des femmes. Bien des problèmes restent à l'état de recherche. Mais les réticences de l'église catholique par rapport aux ministères continuent à susciter des réserves à peu près unanimes.

● Dans le domaine profane, il faudrait lire attentivement les actes d'un colloque de Royaumont : « **Le fait féminin** » sous la direction d'E. Suillerot (Fayard). Des études biologiques et psychologiques neuves et éclairantes.

● **Théologies populaires** : (Lumière et vie, n° 140). Une série d'articles suggestifs sur ce que croient « ceux qui n'ont pas fait de théologie », en particulier dans les milieux populaires. A lire les articles de M.D. Chenu et d'A. Depierre (1). J'ai moi-même essayé de décrire comment les gens simples, même pratiquants, **font spontanément une sélection** dans ce qu'on leur enseigne officiellement, donnant plus d'importance aux événements de la vie de Jésus, par exemple, qu'aux vérités dogmatiques considérées comme abstraites.

(1) L'article d'A. Depierre est paru dans le précédent numéro de la Lettre aux Communautés, p. 7 et suivantes.